



Le roman québécois Page D 3
 Le feuilleton Page D 5
 Essais québécois Page D 6
 Essais étrangers Page D 7
 Les petits bonheurs Page D 9
 Grille télé du week-end Page D 10
 Agenda culturel Page D 11

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 NOVEMBRE 1996

La grande bouffe littéraire

Chaque année, la littérature se donne rendez-vous à la Foire du livre de Brive à 500 kilomètres de Paris pour faire le plein de lecteurs, de rumeurs et de foie gras.

CHRISTIAN RIOUX
 CORRESPONDANT
 DU DEVOIR À PARIS

Ils ont tous un sac à l'épaule, *Le Figaro* ou *Le Monde* dans une poche, une gauloise aux lèvres et un foulard autour du cou. L'étrange meute qui se rassemble à la gare d'Austerlitz par ce vendredi matin pluvieux a quelque chose d'une bande de scouts en excursion. Ils se connaissent tous, s'en vient souvent et se haïssent parfois.

Mais la gent littéraire parisienne mettrait presque ses chicanes de côté pour ne pas rater le train gastronomique affrété chaque année par la foire du livre de Brive. On se bouscule pour occuper une banquette de cette rame littéraire — aussi baptisée «train du cholestérol!» — qui mène 300 écrivains français et quelques auteurs québécois à l'un des salons les plus courus de France, avec celui de Saint-Etienne.

Imaginez! L'ancien conseiller de François Mitterrand Jacques Attali tendant des rillons de pattes de canard à Denis Tillinac, représentant personnel de Jacques Chirac auprès de la Francophonie; la libertine Régine Deforges refileant la terrine truffée de cèpes et foie gras à l'austère M^{re} Gaillot; ou l'amuseur Carlos interrogeant l'illustre académicienne Françoise Chandernagor au sujet de la cassole d'écrevisses à la crème d'asperges. La foire de Brive a des allures de collage surréaliste.

Le mélange peut parfois être explosif. Le pamphlétaire Jean-Edern Halier en a profité cette année pour dénoncer le traitement privilégié accordé à certains. Comme si c'était encore possible! Le wagon de tête aménagé en salon VIP est réservé aux honorables membres de l'académie Goncourt, aux notables corréziens et aux diplomates de passage. Son accès fut d'ailleurs interdit à l'aller pour éviter tout incident.

Quelques kilos de foie gras, plusieurs caisses de Cahors, et 500 kilomètres plus loin, tout ce beau monde arrive en gare de Brive. Des dizaines de milliers de Corréziens avides de délicacies les y attendent. Selon les organisateurs, 100 000 personnes envahissent chaque année la halle Georges Brassens (60 000 selon *Libération*).

La foire de Brive, «c'est l'occasion de dire n'importe quoi avec des gens intelligents», dit le caricaturiste Wolinski. Yann Queffelec croit même que «ce mélange des plaisirs de la littérature, de la table et des retrouvailles en fait un des derniers témoignage de l'esprit français». Le Goncourt 1985 reconnaît que ce peut être aussi «une expérience cruelle» pour celui qui vient d'apprendre qu'il n'est pas de la dernière sélection du Goncourt, généralement annoncée à Brive, sauf cette année où l'annonce a été devancée de quelques jours. Quoi qu'il en soit, c'est ici que se joue l'ultime match entre éditeurs et membres du jury.

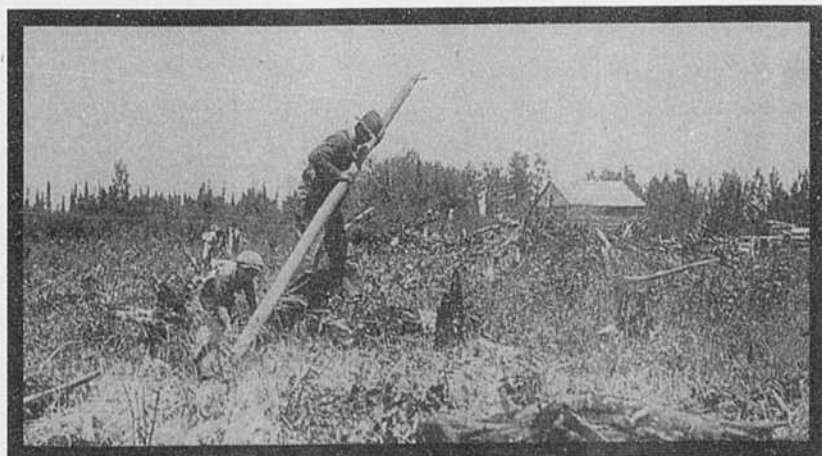
Il n'y a donc pas que les ménagères de la chanson de Brassens qui se crépent le chignon sur la place de Brive-la-Gaillarde. À la Crémaillère, à la Truffe noire et au Castel Novel, on spéculé allégrement entre le foie gras et le magret, le Saint-Estèphe et la vieille poire.

VOIR PAGE D 2: FOIRE

Vivre dans l'inconfort

PIERRE CAYOUILLE
 LE DEVOIR

Un critique a vu dans *L'Écrivain public* de Pierre Yergeau «l'œuvre d'une décennie, peut-être». Un autre a sacré ce roman «lecture obligatoire». Le quatrième livre de Pierre Yergeau marque une étape importante dans sa jeune carrière. Les trois précédents (*Tu attends la neige, Léonard? La Complainte d'Alexis-le-trotteur* et 1999, tous parus chez le même éditeur, L'Instant même) avaient été remarqués par un public averti. Aucun d'entre eux n'avait toutefois recueilli pareils éloges. Dans *L'Écrivain public*, Pierre Yergeau nous transporte au cœur de l'Abitibi des commencements. Il nous convie à un festin de l'imaginaire, nous convie à une traversée, villa-



SOURCE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE, CONTRASTES

Pierre Yergeau dans *L'Écrivain public* nous transporte au cœur de l'Abitibi-Témiscamingue

ge par village, de ce coin de pays. Il le fait à travers les yeux et les souvenirs de Jérémie Hanse, orphelin, né dans une famille de saltimbanques. Le père, trapéziste, est mort d'un triple saut trop périlleux, à Nanibush, lors d'une tournée du Grand Cirque d'Hiver. Amos, Val-d'Or, Senneterre: chaque village porte sa musique, son histoire, ses personnages.

Mais qui est donc ce Pierre Yergeau? Qui est l'auteur de cette œuvre qui fait écrire à Réginald Martel qu'elle est peut-être la plus forte des dix dernières années? Nous n'en savons que peu de choses. À la limite du «syndrome Ducharme», l'écrivain n'a rien de public. Il vit en retrait et restreint ses sorties. Pour aller à sa rencontre, j'ai roulé jusqu'à Saint-Calixte. J'ai trouvé facilement le petit chemin du Lac-Pinet, là où il habite. Mais comme je n'avais pas le numéro de porte, j'ai erré longtemps avant de trouver la bête.

Dès que j'ai entrevu une longue silhouette dans l'une des maisons, je n'ai plus douté. C'était bien lui. C'est que Pierre Yergeau a une gueule d'écrivain. Mi-Gainsbourg, mi-Rimbaud, il a cet air inquiet qu'arbovent les «vrais», cette inquiétude dans les yeux, cette fragilité dans la voix qu'ont ceux qui se consacrent totalement à leur art. Quelque chose qui ne trompe pas.

Il vit évidemment dans une maison modeste. Ça sent la solitude et la misère matérielle. Ça sent aussi la richesse intellectuelle. Des centaines de livres meublent sa bicoque.

J'ai toujours trois ou quatre questions en réserve pour briser la glace en entrevue. Avec un écrivain québécois, par exemple, j'amorce souvent la conversation ainsi: «Dans quel cégep enseignez-vous?» Neuf fois sur dix, le contact se

VOIR PAGE D 2: YERGEAU

Nouvelle boutique consacrée au rituel de la table

OUVERTURE LE MERCREDI 20 NOVEMBRE

PRODUITS DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC:

- Vaisselle en porcelaine
- Faïence, raku...
- Couverts
- Verrerie
- Linge de table
- Orfèvrerie
- Mobilier
- Arrangements floraux
- Accessoires décoratifs

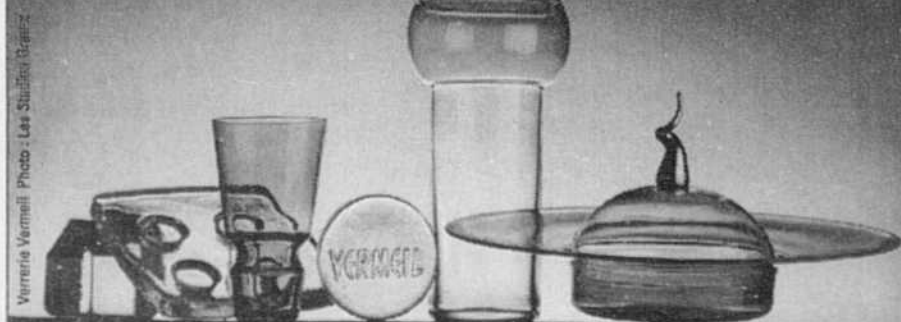
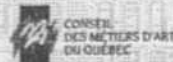
BOUTIQUE
 Les métiers d'art
 de la table



Marché Bonsecours
 350, rue Saint-Paul Est
 Montréal (Québec) H2Y 1H2
 (métro Champ-de-Mars)
 (514) 878-ARTS

HEURES D'OUVERTURE:
 lundi au mercredi de 10h à 18h
 jeudi et vendredi de 10h à 21h
 samedi de 10h à 17h et dimanche de 12h à 17h

Une invitation du Conseil des métiers d'art du Québec



LIVRES

YERGEAU

La construction le matin,
Schopenhauer le soir

SUITE DE LA PAGE D 1

fait bien puisque l'écrivain en question enseigne effectivement au cégep. Deux ou trois sous-questions — la réforme de l'enseignement du français? les compressions budgétaires? — et la complicité s'installe.

Yergeau, lui, n'enseigne pas. Par choix, précise-t-il. Il fait plutôt des petits travaux pour un entrepreneur en aménagement paysager. Il œuvre aussi — clandestinement — sur des chantiers de construction. Il aime chausser ses bottes de travailleur le matin et lire Kristeva ou Schopenhauer le soir. Quel être surprenant. Cet hiver, si l'argent venait à lui manquer, il fera du déneigement.

«Je vis dans l'inconfort et ça me plaît. Le confort fait que tu te retires de la vie, des coups que les gens reçoivent. Si on ne vit pas ça, on vit à côté de quelque chose. Le danger, quand on écrit dans le confort, c'est de faire une littérature désincarnée. J'ai besoin d'avoir le dos au mur. Je suis très endetté. Si je n'ai pas l'argent du Conseil des arts pour mon prochain livre, je ferai faillite. Je ne suis pas masochiste. Mais en même temps, ce qui me plaît dans le fait de garder mes dettes, c'est le fait que ces dettes sont des marques d'existence. J'aime vivre sous la pression. Sous la pression, on découvre ses limites. Pour écrire, il faut des brisures, des cassures qui nous permettent ensuite de nous distancer de nous-mêmes.»

Pierre Yergeau, on le devinera aisément à la lecture de *L'Écrivain public*, est né en Abitibi, dans un petit village minier. Il a vécu dans une famille ouvrière. Son père était mineur. Très tôt, cependant, il a été initié à la «grande culture», comme il le dit. Dès l'âge de

six ans, il a étudié le violon au Conservatoire de Val-d'Or. Il devait avoir 11 ans quand, un beau jour, il a découvert la littérature en fouillant dans la bibliothèque de sa sœur aînée, musicienne, à Montréal. Il s'est jeté dans *Les Contes des mille et une nuits*, puis dans les *Contes drolatiques* de Balzac. Il a ensuite remonté le fil de l'histoire et lu sans arrêt.

Après un diplôme de premier cycle en langues modernes (à l'université Concordia) et une maîtrise en littérature comparée à l'université de Montréal, il a entrepris d'écrire, désireux de faire la synthèse entre sa réalité et cette culture d'ailleurs qui l'attirait tellement.

À travers toutes ses lectures, ses goûts littéraires se sont précisés. «J'aime les auteurs de la Renaissance pour leur sens de la composition et leur liberté digressive. J'aime quand la parole se gêne elle-même, qu'elle s'amplifie. Je rêve, comme Montaigne, de rentrer à l'intérieur de la phrase comme à l'intérieur d'un corridor pour la réverbérer», dit-il.

L'Écrivain public se veut justement le point de synthèse entre cette culture qui venait d'ailleurs et sa réalité. «L'Abitibi est un labyrinthe parce qu'elle est formée d'éléments répétitifs, de lacs, de routes, de petits bois, de petites maisons. La beauté de ce pays est particulière parce qu'elle ne s'impose pas d'emblée. Quand on la découvre, elle est encore plus grande. Mon plus gros problème à l'écriture de ce roman était l'espace. Comment tracer un circuit? Comment refaire la cartographie? D'où le chemin de fer. D'où le cirque.»

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

Pierre Yergeau
L'Instant même, 1996, 248 pages



SUITE DE LA PAGE D 1

Est-il besoin de préciser qu'à Brive, la littérature se conjugue sur le mode grande bouffe? Au point qu'il est parfois difficile de savoir si votre voisin de table parle du soufflé aux marrons ou de son dernier livre. Les organisateurs ont eu la brillante idée de ne pas déplacer le marché qui se tient chaque samedi matin sur la place. Les visiteurs peuvent donc se procurer le dernier Michel Tournier après avoir acheté une botte d'oignons et avant de visiter le tripié.

Comment la foire de Brive parvient-elle depuis 15 ans à retenir pendant trois jours 300 sommités littéraires, toutes chapelles confondues? L'affaire conserve sa part de mystère. Mais on sait que le foie gras et le magret y sont pour quelque chose. Les Brivistes ne ménagent rien. Ils poussent le zèle jusqu'à organiser chaque année une chasse à la bécasse pour le seul Jean-Jacques Brochier, directeur du *Magazine littéraire* (qui vient d'ailleurs de publier une *Anthologie du petit gibier* chez Albin Michel). Pour Mgr Gaillot, retenu à Strasbourg, on n'a pas hésité à réserver à la dernière minute une place sur le vol Paris-Brive de dimanche matin. La famille Attali qui voulait manger avec un couple de ses amis fut conviée dans le meilleur restaurant de la ville. Un organisateur raconte qu'une célèbre littéraire lui a demandé un jour de faire ouvrir une pharmacie aux petites heures du matin parce qu'elle avait oublié... sa brosse à dents.

Plébiscité par presque tous, ce grand marché du livre a tout de même des adversaires. L'écrivain briviste Jacques Peuchmaurd quitte la ville pendant la foire et dit qu'elle

contribue à «occulter» les écrivains de la région. Une opinion que ne partage pas son collègue corrézien Claude Michelet, l'un des plus populaires auprès du public.

Dans ce château fort de la droite, l'événement ne pouvait être inauguré que par l'épouse du président de la République, Bernadette Chirac, elle-même conseillère municipale dans les environs. Le député-maire de Brive, Bernard Murat, est gentiment appelé le «hus-sard blanc de Jacques Chirac». Pendant que la foule se ruait sur la première dame de France, le président de l'académie Goncourt, François Nourissier, faisait son entrée dans l'indifférence générale.

À côté du salon de Montréal, auquel il est jumelé, celui de Brive ne survit qu'à l'aide de centaines de bénévoles. Son côté bric-à-brac, non sans charmes, provoque parfois des incidents. L'écrivaine québécoise Sylvie Desrosiers, lauréate du prix jeunesse 12/17 (décerné par les salons de Brive et Montréal), est presque passée inaperçue. Dans l'improvisation générale, le discours qu'on lui avait demandé de préparer et le cocktail en son honneur se sont pour ainsi dire évaporés.

De plus que Brive et Montréal sont jumelés, les Québécois ne se font pas prier pour fréquenter la capitale du Bas-Limousin. Yves Beauchemin, Marie Laberge, Raymond Plante, Sylvie Desrosiers et Yvon Brochu représentaient cette année le Québec à Brive. Loin des salons parisiens, ils y trouvent une ambiance proche de celle de Montréal et Québec mais déplorent le manque d'échanges avec leurs collègues français. Une carence dont on ne peut certainement pas accuser le confit de canard et les châtaignes glacées.



Jacques Peuchmaurd



Michel Peyramaure



Denis Tillinac



Martine Marie Muller

FOIRE

La littérature sur le mode grande bouffe

La petite académie corrézienne L'École de Brive chante les valeurs du terroir français

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Est-ce une école littéraire, un groupe de francs-maçons ou une secte d'adorateurs de Jacques Chirac? Chose certaine, l'École de Brive est au moins une bande de joyeux lurons. Comme toutes les écoles littéraires et autres académies, elle a ses rites, son calendrier et ses codes secrets. Le grand office est généralement célébré autour d'une table bien garnie. Le foie gras est sa doctrine et le Cahors son saint chrême. L'été, ils se réunissent chez Denis Tillinac. Mais à la Toussaint, ils se retrouvent chez leur grand prêtre, l'écrivain Claude Michelet.

«Nous ne sommes vraiment pas du genre nouveau roman», précise ce dernier pour ceux qui n'avaient pas encore compris. [...] Nous sommes attachés à nos racines et écrivons des histoires lisibles. L'École de Brive, c'est une école de bons copains qui travaillent sérieusement et ne se prennent pas au sérieux. C'est devenu un label de qualité.»

Ici, pas de queue-de-pie, de tricorne et de passementerie. Il suffit de commander aux valeurs du terroir corrézien et de savoir lever le coude. Née dans les années 80, ayant grandi autour de la foire du livre de Brive, l'éco-

le regroupe une dizaine d'écrivains issus d'une région où, passé 50 kilomètres, on est un étranger!

L'école de Brive s'est constituée autour de Jacques Peuchmaurd, directeur littéraire chez Robert Laffont. Le patriarche est Michel Peyramaure qui écrit des romans historiques. Fils de ministre, Claude Michelet a popularisé le groupe avec l'énorme succès des *Grives aux loups*, porté à l'écran par une série télévisée. Enfin, Denis Tillinac, conseiller personnel de Jacques Chirac, dit s'être joint au conclave plus par amitié que par affinités littéraires.

On trouve aujourd'hui dans cette joyeuse bande des noms aussi divers que Claude Signol, Gilbert Bordes, Yves Viollier, Jean-Guy Soumy. Deux femmes les ont rejoints récemment: Colette Laussac et Martine Marie Muller. Tous ont comme point commun de chanter leur terroir et d'être sensibles à leur mémoire.

«Je suis solidaire de la bande et des valeurs qu'elle véhicule», dit Denis Tillinac. Le fait que dans une génération les enfants à l'étable, et la campagne sera un simple décor d'opérette où l'on ira faire du bucolisme citadin.»

À propos de l'École de Brive

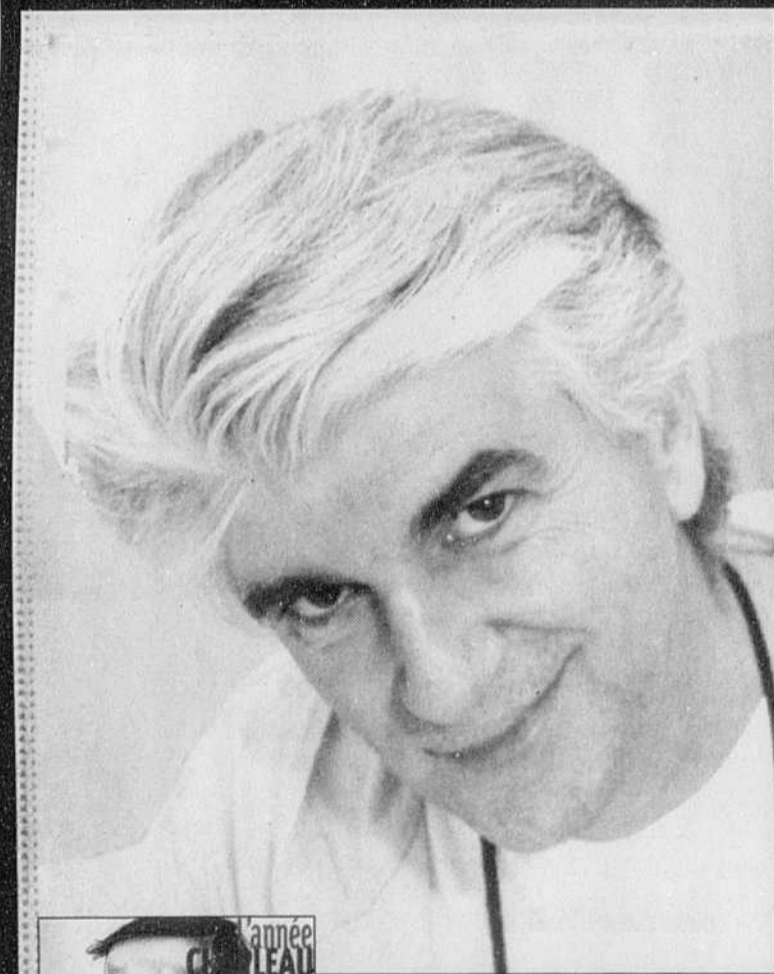
À propos des prix... Nous n'avons jamais eu le Goncourt; vraisemblablement, nous ne l'aurons jamais, parce que les livres de mes amis relèvent de la littérature «populaire» et que ça ne fait pas chic et encore moins «intello» — au fait, Giono a-t-il jamais eu le Goncourt? Je ne le crois pas. Il est vrai qu'il vivait dans son trou de Provence, venait rarement à Paris et que *Le Hussard sur le toit*, par exemple, est une œuvre mineure!

En revanche, les romanciers de l'École de Brive obtiennent les prix qui sont tout proches du public et qui expriment ses goûts profonds: le prix des Libraires (Claude Michelet), le prix des Maisons de la Presse et le prix RTL/Grand public (Gilbert Bordes); et ceux qui touchent à la vie rurale: le prix Olivier de Serres, le prix Terre de France/La Vie/La Poste, qui nous est venu de Vendée avec

notre ami Yves Viollier et qui se décerne désormais à la Foire de Brive. Le plus pittoresque de ces prix-là, qui est donné au salon de l'Agriculture à Paris, est le prix de la Corne d'or limousine, dont la récompense est un taureau. Un vrai taureau limousin, une bête de sélection, superbe! Signol, Bordes, Viollier l'ont gagné. Comme un taureau, c'est difficile à faire vivre dans un appartement ou un jardin, on l'échange contre un chèque de la valeur de l'animal. Dommage. Sur les terres de Marçillac, ces bêtes-là eussent fait merveille; nous serions aujourd'hui à la tête d'un immense troupeau. Mais Claude s'est séparé de ses vaches. C'est regrettable.

Jacques Peuchmaurd
La confiance et l'amitié, publié dans *L'École de Brive. Son histoire, ses acteurs*, Robert Laffont, Paris, 1996.

Serge CHAPLEAU



L'Année
Chapleau
1996
humour

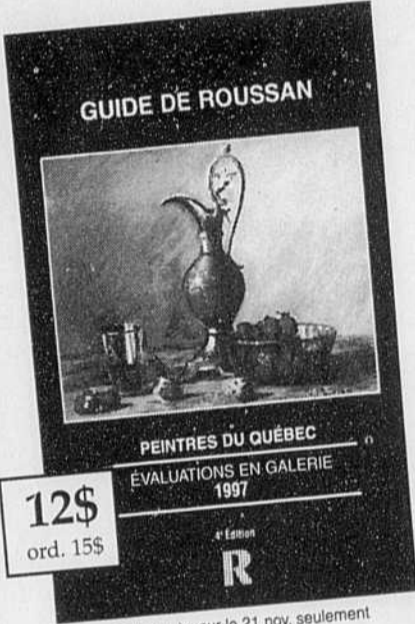
SIGNATURE
Avec les dessins de Serge Chapleau, vous verrez que l'actualité politique est encore bien plus drôle quand on rit... après coup.

Samedi 16 novembre de 14 h à 16 h
Dimanche 17 novembre de 14 h à 16 h
au stand Boréal 163

Boréal
Qui m'aime me lise.

Champigny et ROUSSAN

ÉDITEUR INC.



ont le plaisir de vous inviter au lancement du Guide de Roussan 97 le jeudi 21 novembre de 17h à 19h.

Champigny

4380 St-Denis, Montréal 844-2587
Ouvert 7 jours de 9h à 22h

Librairie BERTRAND

Depuis 1956

Encore et toujours obtenez 20% en coupons dividendes*

Librairie française 849-4533
Librairie anglaise 845-3300

Centre Eaton de Montréal
McGill

*Sur marchandise au prix régulier

BOUQUINS vous offre un cadeau



À l'achat de deux BOUQUINS

Obtenez un BOUQUINS gratuit*

* À choisir parmi les livres cadeaux proposés par votre LIBRAIRE. Valable jusqu'à épuisement des stocks.

Robert Laffont



LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Sur l'art de ne pas le dire

LE TROISIÈME ORCHESTRE

Sylvain Lelièvre
Éditions Québec/Amérique
1996, 196 pages

« **J**e n'en parle jamais, mais j'y pense toujours. » De cette phrase d'Alphonse Allais, tous ceux qui ont métier de paroles peuvent faire leur credo, à un moment ou un autre.

Certains décideurs des peuples s'en réclament quasi religieusement, cultivant l'art de ne pas exposer l'essentiel de leur pensée (encore que certains politiciens répondent peut-être davantage à ce commandement-ci: « *J'en parle beaucoup, mais je n'y pense jamais.* » Ou l'art d'éviter carrément de penser...).

Tandis que d'autres, comme les écrivains, le font avec des subtilités savoureuses, ce qui contribue à ce qu'on appelle un souffle, du style.

Georges Perec, tout au long des 300 et quelques pages de son roman, n'y écrit jamais la voyelle « e », mais ce n'est pas qu'il n'y pense pas. À l'inverse, bien évidemment: tout comme le lecteur qui, devant les ellipses et les incongruités de ce tour de force qu'est *La Disparition*, se trouve sans cesse habité par la lettre disparue. Plus près de nous, très près, Pierre Yergeau dans son dernier roman, *L'Écrivain public* (L'Instant même, 1996), passe très rapidement sur quelques moments essentiels, dont la mort, entre autres, du père acrobate de son personnage principal. Se gardant de revenir barboter dans ce pavé-là, l'écrivain multipliait plutôt les métaphores sur l'acrobatie, sur l'espace entre la terre et le ciel, sur le saut périlleux. Des images qui ne trompent pas: son héros ne pense qu'à ça.

C'est une lapalissade: ce que l'on ne veut pas dire ouvertement ne se dérobe pas du cerveau; ça le martèle, et ça trouve une façon de se dire quand même.

Avec son premier roman, *Le Troisième Orchestre*, l'auteur-interprète Sylvain Lelièvre a donné la parole à un narrateur adolescent, Benoit Blondeau, qui s'est manifestement imposé cette consigne de ne parler qu'à mots couverts de ce qui souffre le plus en lui.

Mais le résultat est loin d'être convaincant.

Une succession d'allusions

On sera mis au courant de quelques faits. Qu'un moment terrible, qui n'est jamais décrit, a secoué Benoit, sa

sœur et leur mère, environ un an et demi plus tôt, lorsque le père a laissé sa famille à Québec pour s'exiler dans les bras d'un nouvel amour, en Saskatchewan. Que les droits de visite ne seront permis que lorsque les enfants auront atteint l'âge de la majorité. Que Benoit écrit à son père des lettres qu'il n'envoie jamais. Que le père, enfin, c'est important, est pilote et pianiste amateur.

Inutile de chercher les souvenirs, malgré ce qu'en dit le narrateur — « *La mémoire n'est pas chez moi une faculté qui oublie* » —, *Le Troisième Orchestre* n'est pas un livre sur la mémoire, il est une succession d'allusions, d'abord discrètes, au drame du père manquant.

À partir de quel moment les allusions cessent-elles d'être subtiles, et, de clin d'œil, deviennent des signaux de sémaphores? À partir de quel parallèle le lecteur se met-il à penser que voilà surgi, décidément, quelque effet bien trop bricolé pour qu'on le croit venu du ventre?

On lira d'abord avec bonheur les scènes du collège classique sur lesquelles s'ouvre le roman, à ce moment très prometteur, qui feront sans doute sourire tous ceux qui ont fait leur temps sous la férule des prêtres-enseignants.

On est alors en 1955, à Québec, dans une classe de Verification A d'un collège que certains reconnaîtront peut-être mais dont on sait seulement qu'il n'est pas dirigé par les jésuites. Les collègues s'appellent par leur nom de famille, les plus doués font le commerce de versions grecques et latines, les plus *toughs* s'enorgueillissent de ne pas être des tapettes et ont d'ailleurs l'intention de ne se laisser casser d'aucune manière par les pères, même si cela doit les mener au bureau du père directeur, surnommé Toccatéfugue, celui-là, en l'honneur de ses talents de pianiste.

Benoît, dont on loue les réussites scolaires mais aussi les talents de caricaturiste, de dessinateur d'avions et, bientôt, de pianiste, puisqu'il a suivi son père dans cette voie (mémorisant « *plus de trois cents chansons* » de son répertoire, dit-il), se lie d'amitié avec un nouveau venu, Hubert, « *rescapé des jésuites* » qui a lui-même perdu son père, à jamais dans son cas, mort dans un accident d'avion.

Tout ce qui ne transparait pas de l'angoisse de Benoit sans père (outre quelques aveux à cœur ouvert — « *je ne*

me suis jamais senti aussi seul; je suis déjà perdu » — auxquels la superficialité de la narration ne nous permet pas vraiment de croire) est évoqué par le comportement d'Hubert: alcool, fugeur, collectionneur de filles, dont les silences et les emportements subits infirment cette inqualifiable suggestion de Benoit, à savoir « *qu'il est peut-être préférable d'avoir un père mort qu'un père bigame* » (Benoît a une psychologie moins que primaire... Il dit aussi, plus loin, que ce serait un « *dieu commun* » d'associer les problèmes d'Hubert à la disparition de son père... Un « *dieu commun* »??).

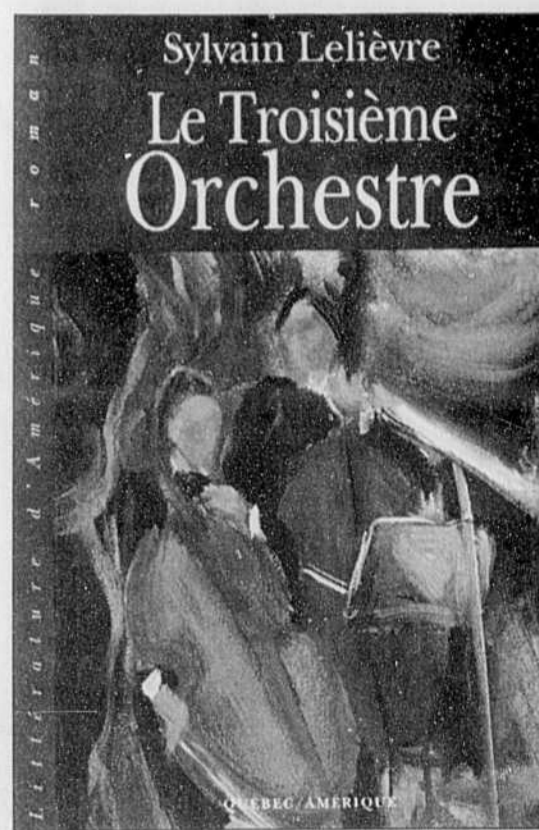
On en est seulement à la page quarante de ce qui est déjà un chassé-croisé suffisant de pères disparus, de pères en avion, et de pères musiciens, lorsque le tableau s'alourdit: Hubert et Benoit se découvrent une même idole en la personne de Eddy Duchin, célèbre pianiste américain popularisé par ses enregistrements mais aussi grâce à un film de George Sidney mettant en vedette Tyrone Power et Kim Novak, qui creva les écrans en 1956, *The Eddy Duchin Story* (disponible à La Boîte Noire...), et dont il est souvent question dès lors dans le roman. Révétons le pot-aux-roses: Eddy Duchin, qui était aussi papa d'un garçon, qu'il n'aura pas vu durant les premières années de sa vie mais de qui il se rapprochera lorsque l'enfant sera encore tout jeune, mourra après avoir transmis l'amour du piano à son petit, pianiste à son tour...

Le nom de la femme de Duchin? Marjorie, comme la mère d'Hubert, qui partage en outre avec elle d'être fortunée et Américaine, et dont Benoit tombera éperdument amoureux. Le nom de l'imprésario de Duchin? Lew, comme le chien de la sœur d'Hubert. À quel âge meurt Duchin? 41 ans, comme, éventuellement, Toccatéfugue, le père musicien de tous les pères (Benoît s'étonne alors — mais pourquoi diable? — de pleurer « *comme un veau* »...). Il y en a d'autres, de ces correspondances naïves. N'en jetons plus.

Une fenêtre sur la ville

Successions de redites, de trop nombreuses allusions qui ne réussissent en fin de compte qu'à étherer l'essentiel, *Le Troisième Orchestre* ne convainc pas de ce rêve qui semble habiter Benoit de constituer un duo avec son père.

Le roman est davantage une fenêtre sur la ville de Québec au milieu des années 50, sur le pouvoir ecclésiastique, sur ces culturés de la bourgeoisie dont on n'a plus entendu

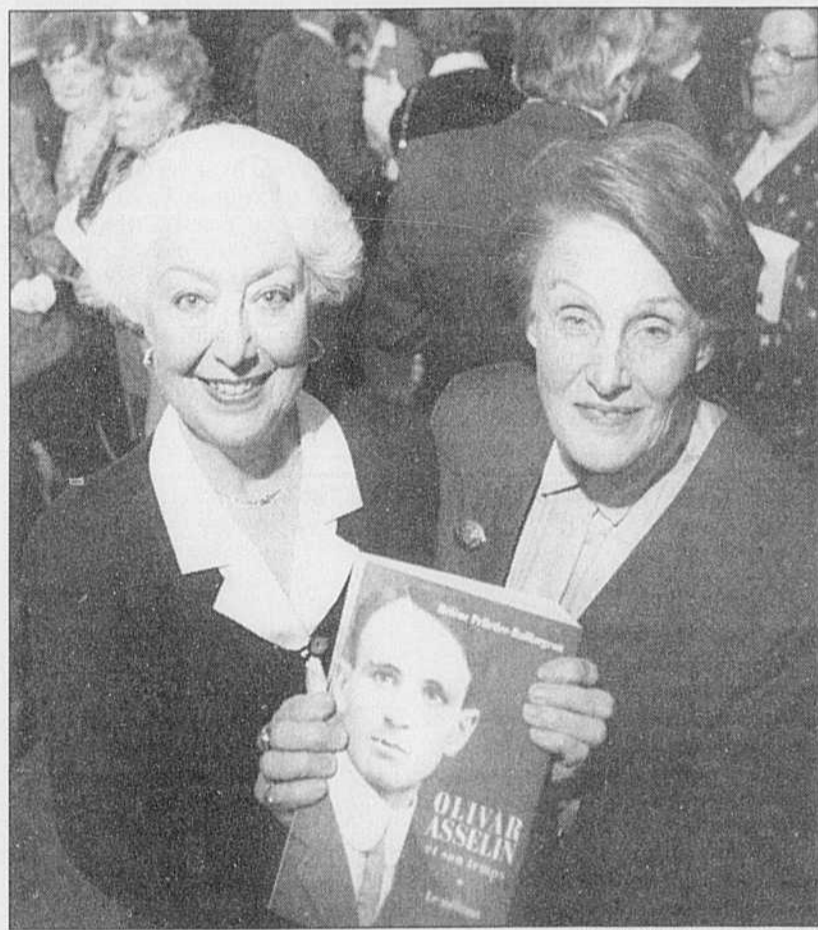


parler depuis longtemps (« *vêtus de n'importe quoi pourvu que ce soit noir et fumant gitane sur gitane* »), sur les dévastatrices amours de l'adolescence (et « *ce petit triangle de fourrure animale, d'où toute musique semble émaner désormais*... »); un roman initiatique qui emprunte moult directions alors qu'une seule voie bien particulière menace d'égarer le garçon.

La vue prenante de la passion d'un fils pour son père, on la trouvera davantage dans les yeux du petit comédien interprétant le rôle de Peter, le fils d'Eddy Duchin, quand il retrouve son père après une longue absence, puis lorsque, suivant ce qui semblait être un impossible rapprochement entre le fils et le père, ce dernier annonce qu'il va mourir.

Une dernière scène qui fait craquer Benoit dans la pénombre du cinéma. On aurait aimé être là pour le voir.

Olivar Asselin, la biographie



CHRISTIAN GUAY, LE DEVOIR

DANS LA FOULÉE des nombreux lancements qui entourent le Salon du livre de Montréal, les Éditions Fides ont lancé mercredi dernier le premier tome de la biographie d'Olivar Asselin que signe Hélène Pelletier-Baillargeon. L'ouvrage s'intitule *Olivar Asselin et son temps. Le Militant*. Ci-dessus, l'auteure, Hélène Pelletier-Baillargeon, et Renée Pelletier-Rowan, longtemps attachée au Devoir et lauréate du prix Olivar-Asselin 1990. Mme Pelletier-Rowan a participé très étroitement à l'entreprise de Mme Pelletier-Baillargeon. L'auteur la remercie d'ailleurs de « *sa collaboration ininterrompue, critique et intelligente* ».

TRUISMES:
L'événement
littéraire de
la rentrée

Marie Darrieussecq



auteur de
TRUISMES
éditions P.O.L.
au stand
Gallimard
du Salon
du livre
de Montréal

Venez rencontrer

le samedi 16 novembre
de 14h00 à 15h00
le dimanche 17 novembre
de 13h00 à 14h00

Éditions TROIS

proposent

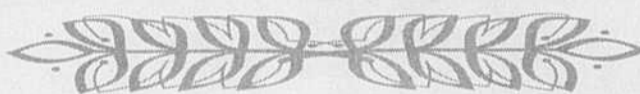
ANNE
CLAIRE

Le pied de Sappho

conte érotique
191 pages, 19,95 \$

Un livre unique en son genre, parfumé de scènes érotiques et de décors inusités; des personnages délirants qui vous amuseront sans contredit. Du jamais vu depuis *Emmanuelle l'anti-vierge*.

Alconzo

PRIX GONCOURT
DES LYCÉENS 1996NANCY
HUSTON

•
INSTRUMENTS
DES
TÉNÈBRES
•

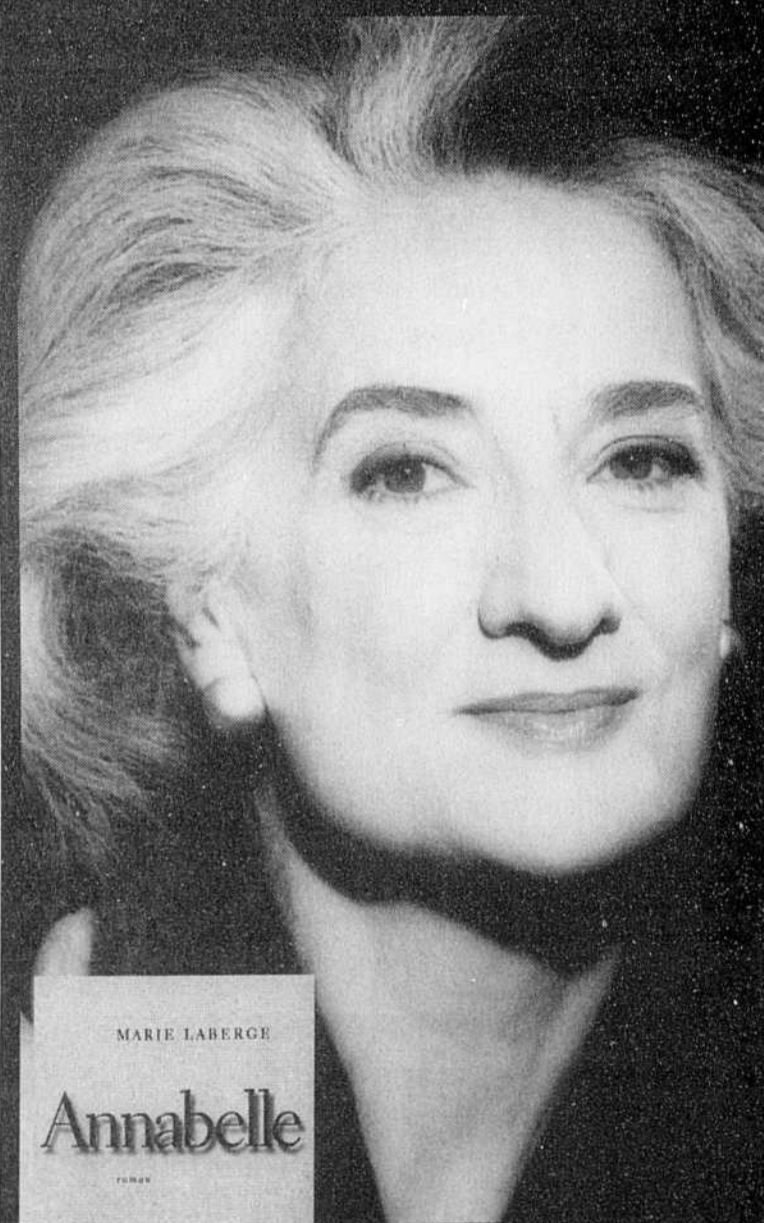
Un roman
somp tueux
et fulgurant
entre le Ciel
et l'Enfer

ACTES SUD/LEMÉAC

UN LIVRE POUR VOUS,
CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Marie

LABERGE

MARIE LABERGE
Annabelle

Annabelle

roman

488 pages • 27,95 \$

SIGNATURE

Samedi 16 novembre
de 15 h à 18 hDimanche 17 novembre
de 13 h à 16 hLundi 18 novembre
de 16 h à 17 hMardi 19 novembre
de 15 h à 16 h

« La magie opère
inévitablement. On
s'abandonne dès les
premières pages à la
fulgurance de son écriture,
on s'attache à ses
personnages au point qu'ils
nous habitent, nous
obsèdent. »

Pierre Cayouette, Le Devoir

au stand

Boréal 163 Boréal

Qui m'aime me lise.

LIVRES

BANDE DESSINÉE

Les plaisirs de l'imaginaire

L'univers particulier de Mézières, un pionnier de la science-fiction française

DENIS LORD

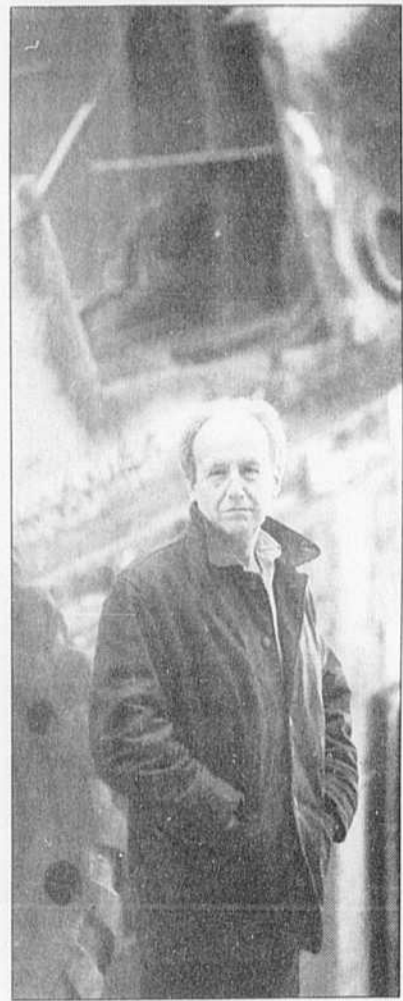
Au Salon du livre de Montréal, les amateurs auront la chance de rencontrer le dessinateur Jean-Claude Mézières, un pionnier de la bande dessinée de science-fiction française.

C'est en 1967 que Mézières, avec son ami d'enfance et scénariste Pierre Christin, a amorcé la série Valérian. Valérian et Laureline sont deux agents chargés d'explorer l'univers et de contrôler l'activité spatiotemporelle pour le compte de Galaxity, une civilisation née après une catastrophe nucléaire sur Terre vers les années 1980. Même si la série porte le nom du personnage masculin, Laureline joue un rôle tout aussi important; Mézières prétend d'ailleurs que c'est la première héroïne de bande dessinée française. Quoique qu'il en soit, les protagonistes ont du relief, ils ont des forces et des faiblesses et échappent aux caricatures de personnages que science-fiction et bande dessinée servent avec prodigalité.

Le seizième titre de la série, Otages de l'ultralum, publié par Dargaud cet été, donne une bonne idée des thèmes abordés dans Valérian. Le fils du calife d'Alksaladam, propriétaire de vastes gisements d'un précieux carburant appelé l'ultralum, se fait kidnapper par un groupe de mafieux. En fait, ces derniers ont été engagés par les extracteurs d'ultralum, qui désirent obtenir des meilleures conditions de travail.

Le futur présent

On le constatera, dans Valérian, le futur n'est pas très éloigné du présent et la série est investie de valeurs humanistes. Que le calife ait des tentacules qui lui poussent sur la tête, que Laureline soit accompagnée d'un transmutateur grognon de Bluxte, petit animal capable de multiplier toute espèce sonnante et trebuchante, ça l'empêche en rien les auteurs de parler de répartition des richesses, de



CHRISTIAN GUAY, LE DEVOIR
Jean-Claude Mézières.

qu'un prétexte pour faire des métaphores sur l'actualité. Outre l'amitié, Christin et Mézières partageaient dans leur jeunesse une passion pour la science-fiction, bien que ce dernier avoue ne plus en lire depuis qu'il en fait lui-même. Pour la même raison, il ne lit plus de bandes dessinées et professe une sainte horreur à l'égard de celles qui s'inspirent du cinéma et ne proposent que de pâles resuscités de Blade Runner ou Independence Day.

Un des plaisirs qu'offre la science-fiction pour un dessinateur comme Mézières, c'est l'immense liberté de créer un univers, de puiser dans son imaginaire un bestiaire inédit, une flore fantaisiste, de construire ses propres vaisseaux spatiaux. Paru en 1991, le très beau livre Les Habitants du Ciel donne une excellente idée des capacités d'imagination de Christin et Mézières. Il s'agit d'un pastiche d'encyclopédie où sont présentés, répertoriés et analysés tous les êtres qui peuplent le monde de Valérian, depuis les pierres vivantes d'Arphal jusqu'aux zypanons de Zip, ces migrants mystérieux et grégaires qui vous «épanouissent la vavanne», vous «dilatent le globispère» ou vous «relâchent les rarks», selon l'espèce à laquelle vous appartenez. Superbement illustré, Les Habitants du Ciel regorge de notions d'anatomie, de sociologie, d'économie et d'ethnologie; on y trouvera en outre un clin d'œil au philosophe Gaston Bachelard ainsi qu'une recette de zanfette au coulis d'Alzozo, le mets préféré des Glapum'tiens.

Il y a beaucoup de fidélité chez Mézières. Sa sœur, Évelyne Tranel, est sa coloriste attitrée depuis le deuxième album, L'Empire des mille planètes. Hormis quelques rares et lointains dessins sur des scénarios de Fred Lob et Reiser, dans les belles années de la revue Pilote, il travaille exclusivement avec Christin depuis près de trente ans et rien ne laisse présager un changement puisque le prochain épisode des aventures de Valérian est déjà en route et que, s'il n'en tient qu'au dessinateur, ce ne sera pas le dernier.

Mézières sera présent au stand de Dargaud aujourd'hui, entre 15h et 17h et entre 19h et 21h.

Le père d'Alix à Montréal

PIERRE CAYOULTE
LE DEVOIR

Après une éclipse de huit ans, le jeune et blond Alix, l'esclave gaulois devenu citoyen romain, est de retour. Jacques Martin, son créateur, participe au Salon du livre de Montréal. Il vient présenter le vingtième album de la série, *O Alexandrie*.

Pour ces retrouvailles, le célèbre Alix et son indispensable compagnon Enak se retrouvent une nouvelle fois en Égypte, en terre pharaonique.

Jacques Martin a, comme toujours, mené de rigoureuses recherches sur le sujet avant d'entreprendre la conception de l'album. Il a longuement séjourné en Égypte, sur les lieux de l'action, principalement dans Thèbes, l'emplacement de la ville moderne de Louxor.

«Nous n'avons pas le choix. Les albums sont souvent au programme dans les écoles. Nous devons être très rigoureux, éviter les anachronismes et autres erreurs», dit-il.

Un long silence

Pourquoi ce long silence depuis Le Cheval de Troie? «Parce que je souffre, depuis 1991, d'une maladie des yeux, la macula, qui affecte considérablement ma vue. Je m'entoure, depuis, de jeunes collaborateurs qui me permettent de mener les œuvres à terme», répond Jacques Martin. Rafael Morales et Christophe Simon (présent à Montréal) font partie de son équipe.

Pionnier de la bande dessinée, Jacques Martin y œuvre depuis près de 50 ans. Son personnage d'Alix est apparu en 1948, édité dans le journal Tintin. De 1953 à 1981, il a travaillé avec Hergé. «Sur le plan humain, c'est quelqu'un que j'ai bien aimé. Mais nous avions des divergences. Sur le plan politique, il était d'extrême droite, alors que moi, j'étais plutôt au centre. Nous savions heureusement nous élever au-dessus de ces considérations. Je trouve dommage qu'on en ait fait une sorte d'archaïsme. Depuis la biographie d'Assoligne, on observe la tendance inverse. On le voit comme un collabo. Dans les deux cas, il y a eu des débordements. Je le déplore.»

Moins célèbre que son héros Alix, Jacques Martin ne s'en plaint pas. Au contraire.

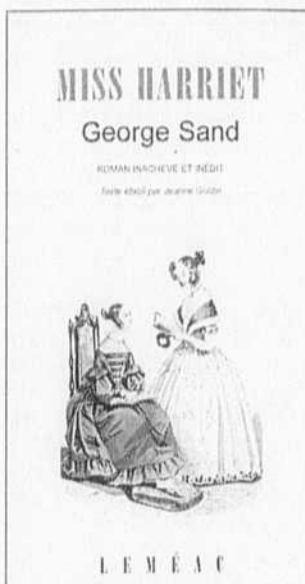
LITTÉRATURE FRANÇAISE

George Sand, romancière d'avenir

Avant l'autobiographie, il y avait un roman demeuré inachevé

MISS HARRIET

George Sand
Roman inachevé et inédit
Texte établi par Jeanne Goldin
Leméac, 1996, 101 pages
(dont 32 de notes)



LISE BISSONNETTE

En l'an 2096, à quels écrivains de notre siècle consacrerait-on encore études et colloques, recherches et essais? Si la question avait été posée à la critique de 1896, il est probable que George Sand aurait manqué à la liste des prédictions; j'ai feuilleté récemment, sur les quais parisiens, une belle revue artistique de 1900 qui prétendait faire le point sur les écrivains romantiques, qui exaltaient les épanchements de Marceline Desbordes-Valmore mais qui ignorait entièrement l'œuvre énorme de Sand. Par des voies qui ne sont pas insondables parce qu'elles tiennent à la force du personnage et de son travail, le «sandisme» n'a pourtant cessé de grandir et est devenu un réseau de complications littéraires aux ramifications internationales.

Depuis mercredi et tout ce week-end, par exemple, à l'Université Hofstra en banlieue de New York, le XII^e colloque international George Sand réunit des dizaines de spécialistes, venus d'Europe ou d'Amérique, qui célèbrent le 20^e anniversaire de la fondation de l'association américaine Friends of George Sand. Parmi les conférences, celle de Jeanne Goldin, du département d'études françaises de l'Université de Montréal, organisatrice du XI^e colloque à Montréal en 1994. Elle vient aussi d'ajouter, cet automne, une nouvelle clé à l'étude de la romancière en nous présentant un roman inachevé et inédit qu'elle a déniché parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Les 68 pages du texte de Miss Harriet, publié en primeur chez Leméac, ont probablement été rédigées entre 1841 et 1845, établit Mme Goldin qui croit en avoir trouvé des indices dans la correspondance de Sand. Si le récit présente plus d'intérêt que d'autres manuscrits abandonnés en route par la prolifique écrivaine, c'est que, écrit Mme Goldin en postface, «il est un jalon inédit et indiscret à l'Histoire de ma vie», la célèbre autobiographie qu'elle publiera dix ans plus tard.

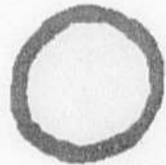
La forme de l'œuvre est l'une des plus convenues et des plus faciles qui soient pour George Sand. Le roman est épistolaire, du caractère introspectif et moralisateur qu'elle affectionnait pour beaucoup d'œuvres mineures ou alimentaires. Le sujet semble d'abord assez mince: une jeune Britannique, Anna Morton, écrit à une amie de couvent pour relater la mort récente de sa mère, son chagrin et le tour qu'a pris sa vie maintenant qu'elle habite chez sa sœur Lucy, de doux caractère et de dévouement admirable, depuis peu mariée à Emilio Melvil, un compatriote d'ascendance partiellement italienne. On comprend que le passionné Emilio commence à s'éprendre d'Anna qui ne devine rien ou ne veut rien deviner. Quant à Harriet, elle est l'autre sœur d'Anna, une rebelle qui était néanmoins la préférée de la mère, qui vit en Irlande une existence sauvage et moqueuse des

us du monde. Entre autres bonnes âmes, c'est celle d'Anna qu'elle scandalise.

Le titre du manuscrit pourrait porter à croire qu'un renversement ultérieur eût donné le beau rôle à Harriet dont l'insolence, le défi aux bourgeois et les manières libres de garçonne rappellent irrésistiblement la provocation que fut la vie de George Sand. Mais Mme Goldin se garde d'aller jusque-là en scrutant le récit interrompu. Elle suppose plutôt que Sand a pu le délaissier à cause d'un malaise devant la «résurgence du refoulé», le trop-plein d'émotions personnelles qui se donnent et s'entrecroisent tout au long du texte. Presque tous les personnages, ici, sont en effet George Sand. Outre Harriet qui lui ressemble en tous traits, Anna est la jeune femme mal-aimée de sa mère et vaguement jalouse, Lucy est l'amante exaltée puis délaissée et tragiquement décue, et Emilio oppose avec brio le furieux appétit du bonheur aux prescriptions insignifiantes ou jésuitiques de la vertu. Son discours est certes plus convaincant que les réflexions éfarées d'Anna et sa révolte contre le sacrifice est celle de Sand, dans ses écrits les plus percutants. «Mais l'homme dans sa force, à celui qui cherche le bonheur parce qu'il peut le donner, ne parle pas d'immolation fanatique. Il s'y engagerait en vain.»

Tous ces personnages s'affrontent, Sand a peut-être refusé de choisir entre ces facettes d'elle-même. Jeanne Goldin établit une multitude d'autres liens avec l'univers personnel de George Sand, étudie les influences littéraires qui la marquent bon gré mal gré à cette époque, sait dégager de ces quelques pages, qu'on aurait pu lire distraitemment, la «savante alchimie» de ce qui est déjà un roman. La présentation du texte, conforme au manuscrit y compris les ratures et corrections, et même l'emplacement du cachet que Sand apposait sur ses feuillets, ajoute au charme de la découverte sur laquelle Mme Goldin avait déjà levé la voile l'an dernier, dans une communication contenue aux Actes du XI^e colloque Sand, dont elle avait aussi coordonné la publication (George Sand et l'écriture du roman, collection Paragraphes n° 12, département d'études françaises de l'Université de Montréal, 1996). Une autre référence sandienne d'actualité, qui ne sera sûrement pas la dernière.

LES ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE VOUS INVITENT À VENIR RENCONTRER



DOMINIQUE BLONDEAU
auteur du roman
Alice comme une rumeur

JEANNE-MANCE DELISLE
auteur du roman
La Bête rouge

JÉRÔME ÉLIE
auteur du roman
La Morte du pont de Varole

TREVOR FERGUSON
auteur du roman
La Vie aventureuse d'un drôle de moineau

GINETTE PELLAND
auteur de l'essai
Affolées

YVONNE SÉGUIN
co-auteur de
Ça fait pas partie d'la job!

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 529 - GROUPE PROLOGUE

POURQUOI FAIRE UNE PSYCHANALYSE?

Samedi 23 novembre 96 de 9h30 à 18h
Partir à la découverte
de son inconscient

- ce que c'est : M.O. Moutier
- comment il se manifeste : J. Bellavance
- comment l'aborder : M. Pigeon
- sa langue originelle : S. Hommel (Paris)
- l'inconscient et les autres : P. Smet (Bruxelles)
- le sang et l'honneur : K. Jbelli
- reconstruire son histoire : D. Puskas

Dimanche 24 novembre 96 de 9h30 à 18h
Que se passe-t-il dans la cure?

- l'inconscient des enfants : R.M. Bergeron
- le cadre clinique : J.P. Gilson
- l'entrée en analyse : M. Lafrance
- la durée des séances : F. Poupeze (Bruxelles)
- l'amour de la cure : P. Lafrenière
- interpréter : M. Finlay
- discussion : table-ronde

3200, Jean Brillant, salle B2325. Rens. : 279-2709

Éditions TROIS

proposent



CLAIRE VARIN

Profession : Indien

Récit
133 pages, 19,95 \$

Une Québécoise se lie à un Indien brésilien, demandeur de refuge politique au Canada. Se rendant au Brésil, elle sillonne les lieux où a vécu l'Indien, soulevant ainsi le voile dont il s'était enveloppé.

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913

CHOIX ET QUALITÉ

713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Mont-Royal 523-6389

TOUT SUR L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE

CIRCUIT
Serge Garant
Volume 7, no 2 (18\$)
Préparé par Jean Boivin, un numéro d'hommage et de réflexion sur l'oeuvre du compositeur

CRIMINOLOGIE
L'homicide conjugal au Canada
Volume 29, no 2 (15\$)
Ce dossier offre des pistes de réflexion et d'action, tant du point de vue social, légal, criminologique, qu'historique, face au traitement différentiel des hommes et des femmes accusés d'homicide conjugal au Canada.

ÉTUDES FRANÇAISES
Faire catleya au XVIII^e siècle : Lieux et objets du roman libertin
Volume 32, no 2 (12\$)
Décors et objets du roman libertin du XVIII^e siècle replacés dans le cadre d'une histoire du regard, celui du voyeur aussi bien que celui du lecteur.

META
Traduction et terminologie au Brésil
Volume 41, no 2 (15\$)
L'activité traductologique, terminologique et lexicographique au Brésil. Études sur la traduction littéraire et poétique vers le portugais du Brésil, sur le sens et sur l'identité en traduction.

SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS
Les jeunes
Volume 28, no 1 (20\$)
Les jeunes ont-ils encore droit de cité? Qu'est-ce qu'être jeune aujourd'hui? Que peut être la vie. L'avenir des jeunes? Suite à la lecture de ce numéro, il sera désormais bien difficile de penser, comme le veut la phrase célèbre de Pierre Bourdieu, qu'en sociologie «la jeunesse n'est qu'un mot».

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
2910, boul. Édouard-Montpetit
Montréal (Québec) H3C 3J7
Tél.: (514) 343-6933. Téléc.: (514) 343-2232

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 1996
DIFFUSION PROLOGUE - STAND 529

LIVRES

LE FEUILLETON

Le continent sans limites du désir

ORLANDA

Jacqueline Harpman
Éditions Grasset, Paris, 1996
295 pages

Voilà un livre dont on aurait tort de se priver et qui a amplement mérité son Médicis (partagé, cette année, avec *L'Organisation* de Jean Rolin, dont nous vous parlerons une autre fois). Il est beau, vif, intelligent, passionné et... d'une grande incorrection! Raison de plus pour s'y frotter et éprouver sa force renversante — car ce roman est renversant. Beaucoup plus que *Truismes* (Marie Darrieussecq) dont on a tant parlé et qui demeure tout de même, malgré ses qualités, un écrit de jeunesse. Ici, c'est toute la force et l'expérience de la maturité qui s'expriment, dans un registre qui emprunte aussi à la question de l'identité psychique et sexuelle, mais de manière beaucoup plus subtile. Harpman, psychanalyste bruxelloise qui en est à son dixième roman, en connaît d'ailleurs un rayon dans le domaine des états limites (et pervers) de la personnalité humaine. Et elle ne se prive pas d'en explorer, avec une joie communicative, les failles et les rêves aberrants, s'y engouffrant avec un bonheur qu'on lui envie.



Jean-Pierre Denis

À l'origine, une situation fort improbable, mais rêvée par combien d'entre nous dans nos moments de révolte ou de perversion ludique! Aline Berger, une femme de trente-cinq ans tout à fait raisonnable et de bonne société, se trouve un jour à la Gare du Nord où elle attend son train pour Bruxelles. S'ennuyant à relire pour la énième fois le roman de Virginia Woolf, *Orlando*, qu'elle prépare pour un cours, elle est soudainement prise du désir de vivre une autre vie que la sienne. Pousée par une force aussi irrésistible qu'inconsciente, elle prend alors possession du corps d'un jeune homme qui se trouve à une table à proximité de la sienne. N'allez

pas imaginer ce que vous apercevez déjà au coin vicieux de votre regard! Nous ne sommes pas ici dans un roman de gare... Non, cette expérience est beaucoup plus insensée, beaucoup plus dangereuse. Il s'agit littéralement d'une transmutation, d'un transfert d'âme. Aline, du moins une partie tout à fait inconsciente d'Aline, sort d'elle-même pour se projeter dans ce jeune corps et s'emparer de sa personnalité. Occupée à sa lecture, Aline ne s'est aperçue de rien (sauf un léger vertige), et l'autre, qui est désormais aussi Aline et qui l'observe, amusé(e), n'en revient pas: «Seigneur, quelle femme j'ai été! J'ai bien fait de m'en séparer...» Désormais logée en Lucien Lefrère qu'elle trouve fort à son goût — non pas tant pour sa personne que pour les possibilités que son corps d'homme lui offre —, cette «autre» Aline peut alors se permettre de vivre des expériences que la première n'a jamais osé imaginer, même dans ses pires égarements. Vous l'aurez compris: nous pénétrons ici le continent sans limites du désir, que l'auteur se plaît à imaginer au delà du «péché originel».

Le bon sens, ennemi de l'imagination

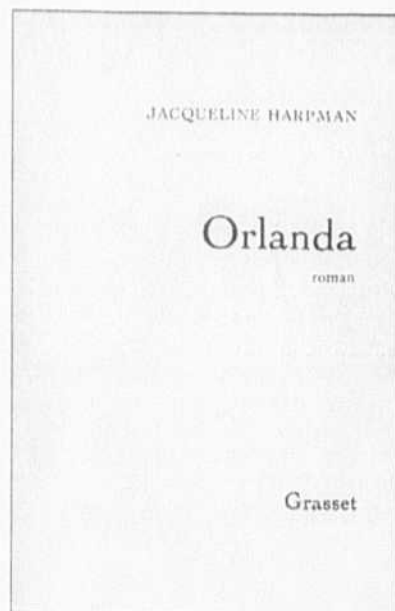
Ainsi, quelque chose, quelque'un s'est détaché d'Aline pour aller se nicher dans la peau d'un autre. Ce faisant, ce quelqu'un a du même coup transféré tout le savoir et toute l'expérience de cette femme. Ce qui nous place dans une situation absolument abracadabrante: un jeune homme de vingt ans, doté de l'expérience et de l'esprit d'une femme de trente-cinq ans, reçoit l'âme d'une jeune fille de... douze ans! Car là est le pivot de ce récit qui fait jouer non seulement le désir homosexuel (Orlanda, nom donné à cette seconde Aline, conserve la même orientation sexuelle) mais surtout le conflit jamais résolu entre la jeune fille qu'elle fut jadis, au moment de la puberté («Tu es trop masculine», lui répétait constamment sa mère), et la femme toute «féminine» qu'elle devint sous l'insistance pressante de sa mère.

Voilà ce qui s'imposait pour que ce roman prenne un cours inattendu et entraîne les protagonistes dans un chassé-croisé où, par la force des choses, c'est toute la com-

plexité de la psyché et de la libido humaines qui va s'imposer et prendre en charge la suite des événements, en déterminer les issues «romanesques». Et, jusqu'à un certain point, la première surprise en sera la narratrice. «Je croyais qu'elle était une femme timorée, je n'attendais pas d'imagination, donc pas de mensonges [...] La complexité des âmes piège parfois le conteur [...] elle a pensé plus vite que je ne fais ici [...]» Car la psychanalyste Harpman, on s'en doute, a au moins appris une chose au cours de sa longue expérience d'analyste et de romancière: c'est que l'analyste n'apprend et ne parvient à la connaissance qu'au terme d'un récit fait par un autre! C'est pourquoi elle cède si volontiers à la fiction, fuyant le bon sens «qui est l'ennemi de l'imagination», évitant les rationalisations assésantes, pour se laisser déborder par les possibilités mêmes des personnages qu'elle a inventés.

Du mythe de l'androgynie

Il était prévisible que le fameux mythe rapporté par Platon dans *Le Banquet* vienne affleurer dans ce récit. Une fois divisée, coupée en deux, Aline ne pouvait manquer d'éprouver à l'égard de sa moitié un désir intense. Car, sans cette moitié, Aline est un être amputé, et Orlanda, un enfant indocile, impulsif, à qui manquent la mesure et le sens. Aussi assistons-nous bientôt à leurs retrouvailles, qui sont un moment intense de ce roman. Ne pouvant se passer l'un de l'autre, mais obligés de se cacher pour se rencontrer (Aline vit avec un homme), leur amour — pourtant bien platonique — va devenir de plus en plus impossible. En véritables drogués qu'ils sont devenus, il leur faut constamment se recoller pour s'éprouver et se reconnaître eux-mêmes. Mais est-il possible de réunir à nouveau ce qui a été divisé, séparé? Orlanda, qui n'est qu'un enfant tout entier gouverné par ses désirs et son égoïsme, n'y tient pas («Le meilleur de toi, c'est moi»). Aline ne voit, quant à elle, pas d'autres solutions. Mais comment? L'auteur a trouvé ici une solution tragique, mais efficace, qui nous vaut quelques-unes des plus belles et des plus troublantes pages de ce roman. Je vous laisse le soin de la découvrir. C'est à donner le vertige!



Disons encore de ce roman qu'il a le mérite de prendre à rebours un certain nombre de poncifs féministes et de déplacer considérablement les enjeux (politiques, symboliques, sexuels) entre les sexes. Et qu'il le fait de la manière la plus généreuse qui soit, c'est-à-dire en posant l'existence d'une sexualité et d'une identité psychique qui va bien au delà des cloisons que nous leur connaissons. Il ne faut pas l'oublier: l'identité sexuelle est un construit, seuls la bisexualité et le désir polymorphe sont des états premiers et fondamentaux. En d'autres mots, «l'autre» n'est pas hors de soi mais bien en soi. Et au delà de l'abîme qui sépare les sexes et les identités, il y a encore ce qui les réunit à l'intérieur d'un même corps, d'une même psyché. Si Jacqueline Harpman continue à verser avec autant d'habileté et de subtilité l'expérience analytique dans le domaine du romanesque, on peut prévoir qu'elle saura encore nous étonner et nous ravir, car «il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio...»

LIVRES ET MÉDIAS

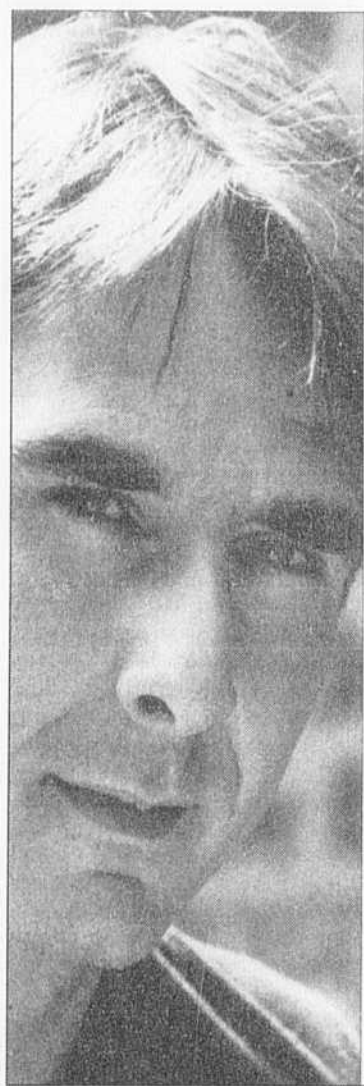
Télévision. *Sous la couverture* (samedi, 16h, SRC) s'attardera à *Mademoiselle Chambon*, de Eric Holder, *Le Miroir égaré*, de Françoise Sagan, *Signé Malraux*, de Jean-François Lyotard, *Dixie City*, de James Lee Burke, et *Trainspotting*, de Irwin Welsh.

Danièle Bombardier, à *Plaisir de lire* (samedi, 20h, TQc), reçoit Antonine Maillat pour *Le Chemin Saint-Jacques*; Marc Messier parlera quant à lui de ses lectures préférées.

Radio. *Le Temps perdu* de Stéphane Lépine (dimanche, 15h, SRC FM) présente la nouvelle vague britannique, notamment Julian Barnes, Louis de Bernières, Alain de Botton, Jonathan Coe, Haniï Kureishi, Caryl Phillips, Salman Rushdie, Will Self et Adam Thorpe.

Le Quai des livres de Serge Bureau (vendredi, 9h, SRC FM) s'intéressera à *La Morte du pont de Varole*, de Jérôme Elie, au *Je serai l'amour* de Fernand Ouellette et aux *Contes de mon père* de Gilberto Florès. Aussi *Le Théâtre à Québec au début du XX^e siècle*, de Christian Beaucage, et *Adèle Hugo la misérable*, de Leslie Smith Dow.

Robert Chartrand, qui anime *Les P tits Bonheurs* (CIBL, 101,5 FM), sera au Salon du livre de Montréal à compter de 11h. Il s'entretiendra avec Louis Hamelin, Jean Marcel, Marie Darrieussecq, André Brochu, Denis Coté et fort probablement Serge Chapleau.



LEMÉAC ÉDITEUR
FÉLICITE
NORMAND CHAURETTE
LAURÉAT DU PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1996
(théâtre)
pour

Le Passage de l'Indiana

OUVRAGES PARUS

- Rêve d'une nuit d'hôpital*, 1980
- Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans*, 1981
- Fêtes d'automne*, 1982
- La Société des Métis*, 1983
- Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*, 1986
- Les Reines*, 1991
- Je vous écris du Caire*, 1996

Champigny toujours premier!

16⁹⁵\$
Ord. 21⁹⁵\$

21⁹⁵\$
Ord. 31⁹⁵\$

17⁹⁵\$
Ord. 21⁹⁵\$

19⁹⁵\$
Ord. 27⁹⁵\$

14⁹⁵\$
Ord. 19⁹⁵\$

12⁹⁵\$
Ord. 15⁹⁵\$

23⁹⁵\$
Ord. 30⁹⁵\$

12⁹⁵\$
Ord. 16⁹⁵\$

95⁰⁰\$
Ord. 120⁰⁰\$

9⁹⁵\$
Ord. 14⁹⁵\$

PRIX GONCOURT DES LYCÉENS

PARMI NOS AUTRES SPÉCIAUX

GABRIELLE ROY UNE VIE, FRANÇOIS RICARD, éd. brochée	24,95 \$	ord. 34,95 \$
ANNABELLE, MARIE LABERGE, éd. Boréal	19,95 \$	ord. 27,95 \$
L'AMOUR EN GUERRE, GUY CORNEAU, éd. de l'Homme	17,95 \$	ord. 21,95 \$
LUMIÈRE NOIRE, MINETTE WALTERS, éd. Quebecor	19,95 \$	ord. 24,95 \$
LE SOLEIL DES GOUFFRES, LOUIS HAMELIN, éd. Boréal	18,95 \$	ord. 24,95 \$
LA VIE ENTIÈRE, PIERRE MORENCY, éd. Boréal	22,95 \$	ord. 29,95 \$
MALVEILLANCE, DANIELLE STEEL, éd. Presses de la Cité	14,95 \$	ord. 17,95 \$
LE TROISIÈME ORCHESTRE, SYLVAIN LELIÈVRE, éd. Québec/Amérique	16,95 \$	ord. 21,95 \$
C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT, CHRYSINE BROUILLET, éd. la Courte Échelle	9,95 \$	ord. 14,95 \$
LA GALÈRE D'OBÉLIX, GOSCINNY/UDERZO, éd. Albert René	8,95 \$	ord. 13,95 \$

LES NOUVEAUTÉS AU SALON DU LIVRE... ET NOTRE PREMIER CATALOGUE AVEC ÇA!



Lise Demers LA LEÇON DE BOTANIQUE roman

Qu'est-ce qui se passe dans la tête et dans le corps d'une petite fille au sortir de l'enfance si chaque fois qu'elle est confrontée au monde des adultes on empêche une parole libre, sauvage, en lui substituant une parole d'autorité? Il y a des moments, dans la vie de tous les jours, où se taire est impossible!

Jocelyne Gosselin LA VIE D'ARTISTE nouvelles

Onze nouvelles qui portent toutes un nom de rue. C'était au temps des boîtes à chanson, à l'époque où Radio-Canada régnait du côté ouest de Montréal. À la lecture de ces textes, on comprend pourquoi «la bohème, ça voulait dire on est heureux»...



Jacques Keable LA RÉVOLTE DES PÊCHEURS L'année 1909 en Gaspésie

Une histoire inédite, voire occultée: elle met en scène, au début du siècle, sur la spectaculaire rive nord de la Gaspésie, quelques centaines de pêcheurs en révolte ouverte contre la poignée de marchands de poisson qui les exploitent. Le gouvernement canadien enverra la marine et ses soldats pour mater la révolte!

LANCTÔT
ÉDITEUR

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Champigny

371 Laurier O. 277-9912 Mail Champlain 465-2242
Carrefour Angrignon 365-4432 Centre Laval 688-5422

4380, rue St-Denis
844-2587

Ouvert 7 jours, de 9h à 22h

Mt-Royal

☎ rue Drolet, via rue Mt-Royal

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Peaux-Rouges et Blancs oblats



Des Amérindiens et des Oblats photographiés vers 1885, dans le sud de l'Alberta.

LES INDIENS
DE L'OUEST CANADIEN
VUS PAR LES OBLATS
Anne-Hélène Kerbiriou
Septentrion, 1996, 296 pages

Deux idées concernant les Amérindiens dominent la pensée de l'administration impériale dans l'Amérique du Nord britannique au début du XIX^e siècle: primo, leur peuple est en voie de disparition, et secundo, ceux qui restent devraient soit être relégués dans des collectivités à l'écart des Blancs, soit être assimilés. «Civiliser» les indigènes nomades en les forçant à s'établir comme agriculteurs — bien que le rapprochement entre l'agriculture et la civilisation, même à cette époque, n'allait pas de soi — demeurera tout au long de ce siècle le principe directeur en matière d'administration des Amérindiens. L'éducation, quant à elle confiée aux missionnaires, est ce qui permettra aux «Indiens» d'atteindre la civilisation, c'est-à-dire de s'élever dans l'échelle de l'humanité» comme on disait à l'époque.

Les lignes qui précèdent résument «L'Univers autochtone au Canada au début du XIX^e siècle», titre du chapitre XVI du dernier ouvrage d'Olive Patricia Dickason, *Les Premières Nations du Canada* (paru en français en début d'année aux éditions du Septentrion). D'origine métisse, Mme Dickason est une ancienne journaliste montréalaise devenue professeur d'histoire à l'université d'Alberta et consacrée grande spécialiste des questions autochtones depuis la parution de *Myth of the Savage* en 1984. Ces lignes constituent à mon avis une bonne introduction à un autre ouvrage, assez particulier, dont je voudrais parler aujourd'hui et qui retrace les efforts des missionnaires pour éduquer, c'est-à-dire évangéliser, les «Savages». *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats*, d'Anne-Hélène Kerbiriou, est un livre aux confins de l'histoire, de l'ethnologie et de la photographie. Cela vaut un petit détour.

Arrivés au milieu du XIX^e siècle, les Oblats ont été fort actifs dans la mission d'évangélisation de l'Ouest canadien. Trait d'époque, ils avaient pris l'habitude de photographier les membres des différentes tribus avec

lesquelles ils sont entrés en contact (dans l'ordre, les Indiens des Plaines, les Dénés et les Inuits). Fait exceptionnel, ces photos accumulées au fil des ans ont été sauvegardées. Elles composent aujourd'hui une collection d'environ 40 000 clichés dispersés dans quatre centres d'archives dont le plus important est celui de l'Alberta. Dans le cadre d'une recherche doctorale en ethnologie, Anne-Hélène Kerbiriou a examiné cet imposant corpus photographique, l'a trié et l'a analysé. Elle a voulu savoir ce qui incitait les Oblats à prendre des photos, à prendre tant de photos, à prendre ces photos. Selon elle, l'étude de cette

vaste documentation démontre que le contexte, les acteurs, les objets photographiés — sans parler des cadrages, du jeu des regards, de la mise en scène, bref des éléments plus formels de ce qui allait bientôt devenir un art — reflètent la volonté des missionnaires d'associer l'Amérindien à leur idéal évangéliste et civilisateur. La photographie a été pour les Oblats blancs un moyen symbolique de rendre les Peaux-Rouges comme eux, de se les approprier.

Visa le Rouge, tua le Rouge

Autant dire qu'il s'agit d'un meurtre symbolique, ce que Mme

Kerbiriou ne se prive pas de faire, invoquant pour l'occasion les réflexions de Susan Sontag sur la photographie comme «sublimation de meurtre» (en anglais, les termes liés au fait de charger la pellicule, de viser le sujet et de prendre la photographie — *load, aim, shoot* — sont ceux qui s'appliquent à une arme à feu). C'est qu'un cliché fait mourir l'individu qui y est représenté dans la mesure où il biffe les liens qui le rattachent à son monde d'origine pour le faire entrer dans l'éternité de la famille des «convertis». Parallèlement, il refuse l'immortalisation à ceux qui ne font pas partie de cette famille, qui restent hors cadre.

Pour les besoins de son étude, Mme Kerbiriou a retenu près de 300 photographies, prises entre 1880 et 1930, dont la moitié, approximativement, trouve place dans *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats*, ce qui donne à l'ouvrage une grande valeur documentaire. Classées en fonction des ethnies représentées, de la chronologie, des types de plan utilisés et de thèmes classiques comme ceux de la photo de classe et du chef de tribu, ou celui, très d'époque, de la *Vanishing Race* (selon le titre d'un cliché célèbre d'Edward S. Curtis diffusé au tournant du siècle), elles permettent au total de former une sorte de

théâtre de l'Indien. Et ce théâtre raconte ni plus ni moins la transformation souhaitée des Amérindiens, leur passage d'un mode de vie temporel et sauvage à un cadre éternel, si l'on peut dire. Ce récit d'intégration et d'assimilation, Anne-Hélène Kerbiriou le retrace dans le dispositif photographique lui-même ou, plus simplement, dans la juxtaposition de certains clichés. Comme dans ces deux photos d'Indiennes devant une tente ou, dans la seconde de ces photos, l'apparition de missionnaires venus chercher un enfant et mettre en quelque sorte de l'ordre dans cette famille sans père désigne le passage oblique de l'«indianité» à l'école, de la sauvagerie à la civilisation.

Pourquoi toutes ces photos, nous demandions-nous tantôt avec Mme Kerbiriou? Pour compenser, sans doute, pour combler le vide, sur trois plans. Sur le plan politique d'abord, car on sait que les missions des Oblats se sont développées aux marges du monde politique, là où les gouvernements avaient peine à établir leur autorité. Sur le plan du territoire ensuite, pour occuper un espace considéré comme désertique selon les normes européennes. Sur le plan symbolique enfin, pour combler l'«absence» de l'autre, de cet autre insaisissable parce que nomade.



Robert Saletti

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les junkies d'Édimbourg

Un livre majeur, déstabilisant, cru,
que la traduction dessert

TRAINSPOTTING

Irvine Welsh
Traduit de l'anglais
par Eric Lindor Fall
L'Olivier, Paris, 364 pages

RÉMY CHAREST

Avant qu'il y ait ce film dont on a tant parlé l'été dernier (film qui faisait lui-même suite à une pièce de théâtre), *Trainspotting* était devenu un phénomène gigantesque au Royaume-Uni, sous sa forme originale: un livre majeur, déstabilisant, cru et sans pudeur, écrit par Irvine Welsh, ex-décodeur, ex-réparateur de téléviseurs, ex-punk, amateur de rave et de rock, arrivé à la littérature par la musique d'Iggy Pop et de Lou Reed. Avec des références comme celles-là, pas étonnant que Welsh ait écrit un livre aussi hors du commun que ce roman à plusieurs voix, genre de portrait en mouvement plutôt que portrait d'intrigue, mise en voix unique du milieu des junkies et, de façon plus large, exploration de la vie et de la façon de penser de tout un pan de génération. Grâce à un traitement du langage de la rue parfaitement immédiat — en anglais, l'écriture prend l'accent d'Édimbourg, lieu principal de l'intrigue, et se lit donc, à la première phrase: «*The sweat wis lashing oafay Sick Boy; he wis trembling*» — *Trainspotting* prend une allure criante de vérité, la vérité de ceux qui se dorlotent sous «*les tendres caresses de [leur] belle héroïne*». Des caresses exigeantes: un tel plongera le bras dans des toilettes bien remplies pour récupérer une dose, l'autre perdra une jambe à force de se piquer n'importe où. Et on peut presque en crever, quand on veut s'en séparer.

Un livre coup-de-poing

Si l'expression n'était pas aussi édulcorée à force d'être utilisée à tort et à travers, on dirait qu'il s'agit d'un

livre coup-de-poing. On dira donc, pour être sûr de donner une idée juste du choc ressenti, qu'il s'agit d'un véritable passage à tabac littéraire. Pas seulement à cause du sujet, mais aussi de la qualité de son traitement, qui nous fait passer allégrement de l'esprit de Mark Renton, junkie par révolte qui cherchera graduellement la normalisation de son existence, à celui de Sick Boy, tombeur de jeunes filles qui exploite les autres plutôt que d'être exploité, en passant par celui de Spud, petit voyou bête dont tout le monde se moque, ou de Kelly, qui s'accroche à la normalité à défaut de pouvoir s'accrocher à Renton et qui joue la dure avec les clients qui l'insultent au restaurant où elle travaille.

Au total, ils ne font pas grand-chose, ces gens dont l'amitié est plutôt un partage de désordre et de défoulement qu'un sentiment véritable. Ils vivent des coups durs, cherchent à se sortir de leur routine désolante, s'envoient mutuellement des blagues qui sont, le plus souvent, des coups de poing donnés avec le sourire.

Dans ce livre, toute humanité semble condamnée à prendre des gifles ou des insultes. Les moments où les masques tombent ne sont que passagers et confus. Souvent, ils apparaissent quand on a touché le fond du baril, quand le désespoir frappe aux portes. Comme quand un Renton formé vient voir Tommy, ancien partenaire de *shoot*, frappé par un sida forcément omniprésent dans un milieu de seringues passantes et qu'au travers des regrets et récriminations, soudain: «*Nos regards se croisent et quelque chose fait contact. C'est quelque chose que je ne peux pas définir mais c'est vraiment beau. Ça crépite une seconde et ça s'efface.*» Parfaitement ancré dans son

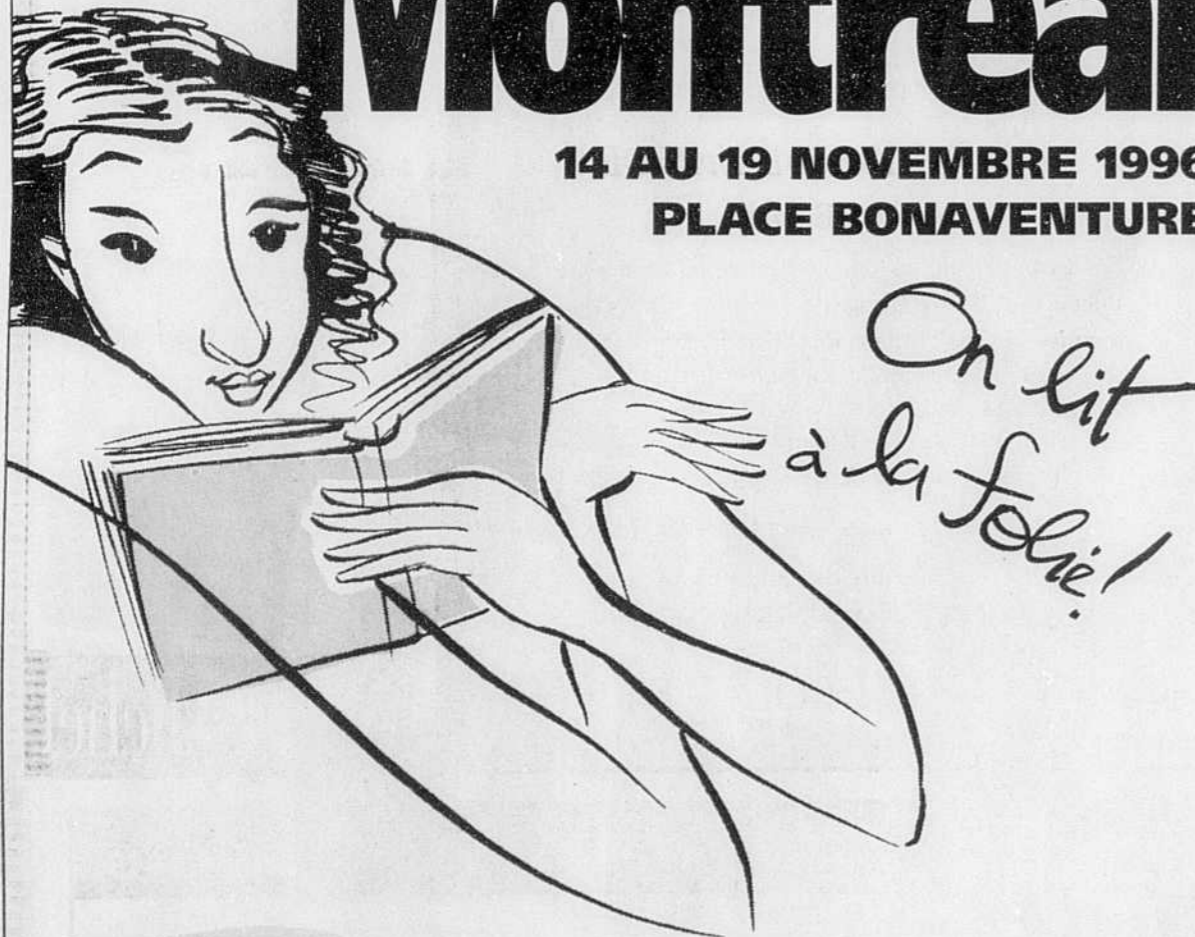
époque, le premier livre de Welsh a toutes les chances de survivre à la mode qui l'entoure et de rejoindre des compagnons de cuites comme Bukowski ou Henry Miller, et de côtoyer pour longtemps le magistral *Suttree* de Cormac McCarthy, autre roman des bas-fonds qui sait frôler l'insupportable de l'existence et remue les tripes de ses lecteurs sans s'excuser de quoi que ce soit. Chose certaine, le fait qu'on ne se soit réveillé que dans le sillon du film, pour lancer en français ce livre datant de 1993 semble aujourd'hui une omission inadmissible.

Souffrant probablement de la rapidité du rattrapage effectué, la traduction d'Eric Lindor Fall a quelques passages à vide et commet quelques erreurs qu'une révision plus attentive aurait facilement évitées. Par exemple, faire d'un «*likesay*» là où nous dirions «tu vois» ou «t'sé» l'improbable «*si tu aimes ça*». Le résultat n'est pas beaucoup plus fort quand la phrase «*There is a light that never goes out*», titre d'une chanson du groupe culte The Smiths et d'un des plus magnifiques chapitres du livre, devient platement «*Il y a une lampe qui ne s'éteint jamais*»; l'original parle de lumière dans un sens plutôt spirituel, pas comme d'un élément du mobilier!

Cela dit, traduire *Trainspotting* est loin d'être une sinécure: l'équivalent de phrases du genre «*Fuck off, ya phuck-faced wee hing oot*» ne saute pas à l'esprit. Et dans l'ensemble, le livre conserve, dans sa version hexagonale, sa force de base et son effet de choc. On se prend tout de même à rêver de l'allure que prendrait *Trainspotting* dans notre argot, dans la langue de nos rues, celle des junkies d'ici, beaucoup plus proche de l'écosais rédigé par Welsh que le quasi-verlan proposé par l'édition parisienne.

Salon du livre de Montréal

14 AU 19 NOVEMBRE 1996
PLACE BONAVENTURE



À surveiller

EXPOSITIONS

Œuvres de Serge Chapleau
et de Jean-Claude Mézières

Les 100 ans de la BD

Le cirque de Riopelle et de Vigneault

TOUS LES JOURS

Confidences d'écrivain

• Gilles Archambault s'entretient en tête-à-tête avec plus de 12 auteurs

Quiz Vision à l'Opto-Café
du Bouquilleur

LE 15 NOVEMBRE

Je veille au Salon

• La magie des mots avec des écrivains et des poètes, accompagnés par le groupe Raoul

LES 15, 16 ET 17 NOVEMBRE

Comme un grand livre ouvert

• Série de cinq tables rondes animées par Denise Bombardier

LES 18 ET 19 NOVEMBRE

Le monde imaginaire de Jôve

• Spectacle pour les 6 à 9 ans présenté par l'Ordre et l'association des optométristes du Québec

Matinées scolaires

(jusqu'à 15 h)

Programme complet au Salon du livre de Montréal

Judi	17 h à 22 h	Adultes :	6 \$
Vendredi	9 h à 22 h	Étudiants et aînés :	3 \$
Samedi et dimanche	10 h à 22 h		
Lundi	9 h à 22 h		
Mardi	9 h à 18 h		

<http://www.alexandrie.com/SLM/>

L'ÉTAT DU MONDE 97
entre vos mains

Le seul annuaire économique
et géopolitique mondial

« L'État du Monde continue d'offrir avec constance une information à la fois précise et concise qui en fait l'annuaire économique et géopolitique indispensable à toute personne avide de renseignements sur la situation de tel ou tel point de notre pauvre planète. »

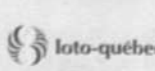
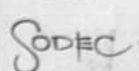
Rudy Le Cours, La Presse

704 pages • 27,95 \$

LE DEVOIR

CKAC 730

Boréal
Qui m'aime me lise.



LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Vade retro Machiavel ?

MACHIAVEL

ET GUICHARDIN

Politique et histoire à Florence au XVI^e siècle
Félix Gilbert
Traduit de l'anglais par Jean Vivies avec la collaboration de Perle Abbrugiati, Seuil, Paris, 1996, 277 pages

ŒUVRES

Machiavel
Édition établie et traduite de l'italien par Christian Bec
Robert Laffont, Coll. Bouquins Paris, 1996, 1500 pages

« **L**a victime la plus célèbre de la restauration des Médicis en 1512 [à Florence] fut Nicolas Machiavel », écrit Félix Gilbert, auteur de *Machiavel et Guichardin*, superbe essai sur la politique et l'histoire à Florence au XVI^e siècle. Encore une victime qui nous a donné une grande œuvre, me suis-je dit en pensant principalement à notre contemporain Soljénitsyne.



Antoine Robitaille

Car après avoir été écarté, «exilé», emprisonné, torturé, Machiavel s'est réfugié dans l'écriture. Véritable bête politique, il était soudainement privé du grisant sentiment d'influer sur le pouvoir. Il tenta de se réhabiliter aux yeux des nouveaux dirigeants de Florence en écrivant un manifeste-manuel sur comment s'emparer du pouvoir et le conserver, *Le Prince*. Rédigé en quelque mois, l'ouvrage ne produisit pas du tout l'effet escompté par son auteur. Fait imprévu, il devint une œuvre séminale pour la modernité politique.

Jamais, à part peut-être chez Thucydide, avait-on abordé le politique en le dépouillant autant de ses oripeaux moraux. Bien sûr, la postérité d'une telle mise à nu n'allait pas être généreuse. La langue française aurait, la première, fait du nom même de Machiavel une insulte. «Machiavélique», en général, définit le *Petit Littré*, où il entre de la mauvaise foi, de la perfidie. Il y aurait, dans ce jugement, nous dit Christian Bec, traducteur de Machiavel, un ressentiment anti-italien propre au XVI^e siècle français. Gentillet, un avocat protestant de Paris, rédige en 1576 le premier *Antimachiavel*. Il voyait dans le pouvoir français de l'époque, en particulier celui de Catherine de Médicis, un gouvernement «à l'italienne et à la florentine». La doctrine Machiavel, c'était celle des «étrangers» et elle était imposée à la France.

Un autre *Antimachiavel* fut produit en plein siècle des Lumières par Frédéric de Prusse, le «despote éclairé» (mais despote tout de même!) conseillé par Voltaire. La mauvaise réputation est vite devenue internationale! En ce siècle, revendiqué par Hitler et Mussolini pour sa célébration de l'action et de la volonté face à la fortune, Machiavel provoqua la crainte.

Le machiavélisme québécois

Au Québec, l'association Machiavel-Trudeau, reprise et répétée continuellement, suffit à illustrer l'aspect péjoratif du terme «machiavélique»... Le penseur florentin a d'ailleurs pris chez nous les traits de Jean-Pierre Ronfard dans *Le Confort et l'Indifférence*, documentaire magistral de Denys Arcand sur l'épisode politique du référendum 1980: Machiavel, téléporté dans un grand édifice de Montréal, y explique les ressorts de nos luttes politiques. On en retient cynisme, perfidie; victoire inévitable de la tromperie sur la justice et les causes justes.

Machiavel peut certainement suggérer cela, mais la publication récente de l'œuvre entière dans la belle collection Bouquins (sorte de Pléiade de poche créée par Robert Laffont) nous incite à une relecture. Car comme tous les classiques, Machiavel a souffert d'avoir été beaucoup cité et peu lu.

Du reste, les textes de Machiavel ont ici quelque chose de nouveau. Christian Bec, professeur à la Sorbonne et spécialiste de la renaissance italienne, a retraduit l'œuvre entière de «l'immense secrétaire florentin», comme il le nomme lui-même. Parlant de la traduction la plus courante en langue française, celle de Toussaint Guiraudet datant de 1798, Bec déplore des «inexactitudes, faux-sens et même contresens trop fréquents». Voilà une autre raison pour une relecture.

Quelques questions

Les relectures sont occasions de nuances. Par exemple, Machiavel a-t-il effectivement déshabillé le pouvoir ou en a-t-il fait une caricature? La réponse

conventionnelle est celle du premier pas moderne d'une «science» politique délivrée des réflexions morales. Machiavel observerait les choses comme elles sont et non telles qu'elles devraient être. Se présentant tel un Colombe (c'est l'époque!), il prétendait «ouvrir une voie nouvelle qui n'avait encore été suivie par personne». Le politique est empreint de mal. Si l'on veut conserver le pouvoir, il faut se plier aux lois de la *vita activa* de la politique: «Un souverain sage, écrit Machiavel, ne peut ni ne doit observer sa parole lorsqu'un tel comportement risque de se retourner contre lui et qu'ont disparu les raisons qui l'ont engagé».

Une autre question découle de la précédente: les portraits machiavéliens du pouvoir et de la nature humaine valent-ils pour l'éternité ou sont-ils le reflet d'une époque particulière? Paul Veyne, professeur au Collège de France, prétendit qu'il faut voir *Le Prince* comme un «bibelot d'époque». Pourtant... Il semble si souvent évident que l'on «peut dire des hommes généralement ceci: qu'ils sont ingrats, changeants, simulateurs et dissimulateurs, lâches devant les dangers, avides de profit». Lorsqu'on regarde notre siècle, on a tendance à suivre le Florentin dans son jugement. Même les réels progrès politiques (mettons le droit de vote aux femmes) ont toujours été instaurés par pur calcul politique!

Nuançons tout de même. Machiavel affectionne les solutions et les propos extrêmes. Son grand ami Guichardin, lieutenant général des armées et des Etats pontificaux et histo-



Jamais, à part peut-être chez Thucydide, avait-on abordé le politique en le dépouillant autant de ses oripeaux moraux.

rien d'Italie, lui reproche d'ailleurs. Les deux, s'aimaient bien (Machiavel peu avant sa mort, en 1527, déclare dans une lettre privée qu'il a deux amours: l'un pour Guichardin, l'autre pour Florence, sa cité). Pourtant, ils se sont souvent querellés. Autour de l'antiquité, notamment, car Guichardin croit que son ami idéalise la Répu-

blique romaine antique. Il lui reproche aussi de vouloir à tout prix aller à contre-courant, pour provoquer, comme lorsqu'il clame que «l'argent n'est pas le nerf de la guerre».

Machiavel, comme le dit Gilbert, «ne défendait pas sciemment le mal et ne souhaitait pas renverser toutes les valeurs morales». Certes, il peut paraître pessimiste et fataliste, mais il croit profondément au libre arbitre et se révèle d'une certaine façon volontariste: «La fortune, écrit-il, est l'arbitre de la moitié de nos actions, mais [...] elle nous en laisse gouverner à nous l'autre moitié.» En politique, il faut avoir l'habileté nécessaire, la fameuse *virtù*, pour la transformer en victoire.

Au reste, la conception machiavélienne de la nature humaine se rapproche incontestablement de celle de Hobbes. Or, elle ne débouche pas, chez Machiavel, sur l'absolutisme, comme c'est le cas chez le penseur anglais. Au contraire, insiste Gilbert, «Machiavel était un ferme défenseur d'un régime populaire.» Il suffit de lire *Les Discours sur la première décennie de Tite-Live*, empreints de républicanisme, pour s'en convaincre.

Bref, Machiavel n'est pas Satan. Il n'est sûrement pas non plus un pen-

seur de système. C'était un humaniste atypique de la Renaissance, qui osait parler franchement.

arinno@riq.qc.ca

Grand Prix du Roman de l'Académie Française



CALIXTHE BEYALA

Les Honneurs perdus roman

«Une exubérante découverte de l'âme africaine. Chaque page déborde de couleurs, d'odeurs, de générosité. Un diamant noir.»
Le Figaro

«Quel talent! Sa puissance d'écriture séduit, son énergie innée balaise les clichés. L'événement de la rentrée.»
C. Arnothy, Aujourd'hui

Albin Michel

Daniel Pennac

Venez rencontrer



à l'occasion de la parution aux éditions Gallimard de **MONSIEUR MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE** et **DES CHRÉTIENS ET DES MAURES**

le dimanche 17 novembre de 14h30 à 15h30 et de 18h00 à 19h00
le lundi 18 novembre de 18h00 à 19h00

au stand Gallimard du Salon du livre de Montréal

DESCLÉE DE BROUWER



144 PAGES - 25,95 \$

JEANNE BOURIN

Le sourire de l'ange



LE SOURIRE DE L'ANGE

Jeanne Bourin

La célèbre romancière française aborde un autre genre littéraire, celui de l'ouvrage de conviction, du «ce que je crois». Elle y parle de sa foi et partage ses réflexions sur le monde d'aujourd'hui.

Invitée d'honneur du Salon du livre de Montréal

Séances de signatures - stand Fides n° 147
samedi 16 novembre de 13 h 30 à 14 h 30
dimanche 17 novembre de 15 h 00 à 16 h 00

DISTRIBUTION FIDES

vib éditeur

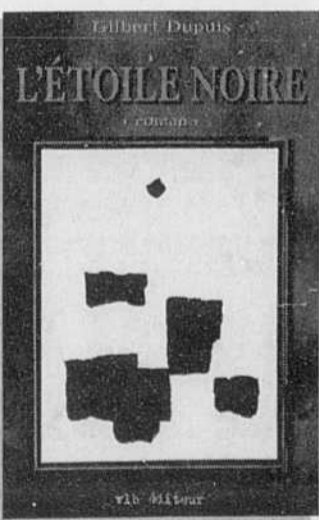
Depuis 1976

l'HEXAGONE

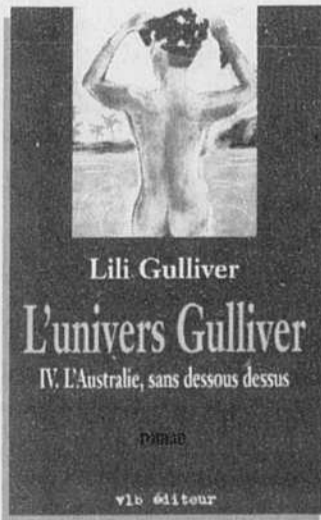
Depuis 1953



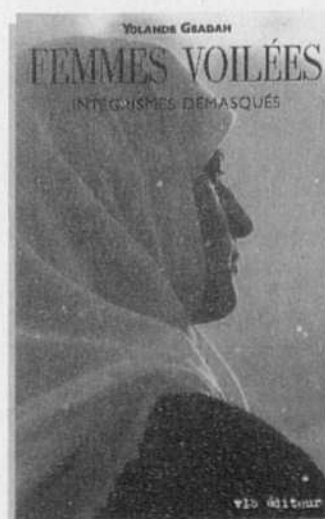
226 pages 21,95 \$



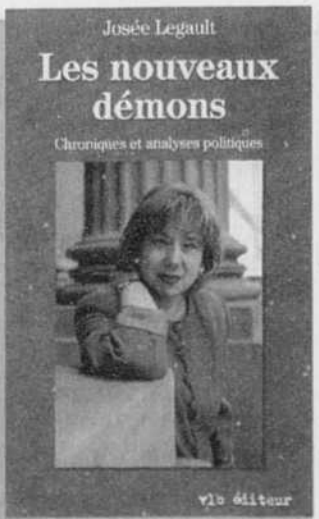
208 pages 19,95 \$



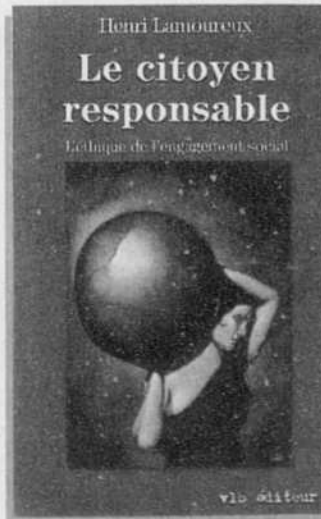
176 pages 15,95 \$



304 pages 21,95 \$



240 pages 19,95 \$



208 pages 19,95 \$



L'amour du Québec,

la passion de sa littérature



224 pages 19,95 \$



208 pages 19,95 \$



128 pages 14,95 \$



272 pages 24,95 \$



352 pages 29,95 \$



240 pages 19,95 \$

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand # 415

LIVRES

LIVRES DU MONDE

ESSAIS

Un discours présidentiel

QUAND HISTOIRE
ET ESPOIR
SE RENCONTRENTSe préparer
au XXI^e siècle
Bill Clinton
Éditions Odile Jacob
Paris, 1996, 223 pagesSYLVIANE TRAMIER
LE DEVOIR

Les biographes, les journalistes et les politiciens ont déjà consacré un nombre impressionnant d'ouvrages au président Clinton, sa vie et ses années de formation, ses frasques et son premier mandat à la Maison-Blanche.

En dépit de l'abondance de publications à son sujet, le président américain reste une énigme à bien des égards. Est-il un opportuniste, beau parleur, dénué de scrupules? Est-il l'homme de convictions? Est-il de gauche, de droite, centriste, ou les trois successivement au gré des circonstances?

On a dit des Américains qu'en 1992, ils avaient élu à la présidence un homme dont ils savaient finalement peu de choses. En 1996, ils ont reporté au pouvoir ce même homme, sur lequel ils ont beaucoup appris en quatre ans mais qu'ils ne connaissent pas mieux.

Ce n'est pas la lecture de *Quand histoire et espoir se rencontrent - Se préparer au XXI^e siècle*, signé Bill Clinton, qui pourra lever l'ambiguïté sur l'homme et sur son projet politique. Publié en lever de rideau de la convention démocrate de Chicago cet été, l'ouvrage vient d'être traduit en français. Il se veut une réflexion sur la société américaine et les défis qu'elle doit relever. C'est en réalité, en à peine plus long, le discours d'acceptation que Bill Clinton a prononcé



à Chicago après son investiture par la convention démocrate.

Les trois thèmes autour desquels Bill Clinton axe son message forment les chapitres du livre: égalité des chances pour chacun, responsabilité de chacun, solidarité et esprit communautaire. N'y manque que la métaphore répétée à satiété durant la campagne électorale du «pont à bâtir vers le XXI^e siècle».

Emballant ses propos d'exemples réels de personnes qui incarnent le «rêve américain», le président défend le bilan de son premier mandat et promet de poursuivre le travail pour améliorer le système scolaire, réformer l'aide sociale, protéger l'environnement et, en bref, «rendre l'Amérique meilleure».

Le titre anglais *Between Hope and History* rend mieux l'allusion à la trajectoire de Bill Clinton, né à Hope, en Arkansas, et qui espère, par son action passée et future à la Maison-Blanche, trouver sa place dans l'Histoire.

CHINE

On ne bâillonne pas la lumière
Noël Mamère et Marie Holzman
Éditions Ramsay
Paris, 1996
367 pages

À travers la vie, les combats et les confidences de ces artisans de la liberté que sont les dissidents chinois Wei Jingsheng, Harry Wu, Ding Zilin, deux auteurs français livrent un témoignage partiel sur la Chine d'aujourd'hui et le sort qu'elle réserve à la liberté et à la démocratie. L'ouvrage, d'abord un recueil de témoignages inédits sur les événements de mai-juin 1989 et les persécutions que subissent les dissidents, n'échappe pas aux poncifs les plus éculés de la littérature de combat.

Les auteurs voient gros. Ils se donnent pour objectif d'aider les dissidents «à ouvrir les portes de l'obscurantisme». Rien que cela. Les dissidents sont souvent baptisés d'un surnom: un tel est le Walesa et un autre le Mandela chinois. A mon humble avis, il s'agit là d'une double insulte tant pour les vrais personnages que pour les dissidents, qui souffrent déjà assez sans avoir à subir les inepties de leurs défenseurs occidentaux. Un peu plus de rigueur aurait donné plus de crédibilité à ce livre.

LA TRAGÉDIE HONGROISE

DE 1956

François Fejtő
Pierre Horay Éditeur, 1996
356 pages

Quarante ans après avoir écrit, à chaud, l'histoire de la révolution hongroise de 1956, François Fejtő réédite son classique. Hongrois de naissance mais travaillant à Paris depuis 1938, Fejtő est l'un des meilleurs connaisseurs de l'Europe centrale. On lui doit, entre autres, une magistrale histoire des démocraties populaires. Son témoignage sur la révolution hongroise garde ici toute sa validité. L'auteur a complété son ouvrage de documents soviétiques récemment déclassifiés qui confirment la plupart des informations et des interrogations qu'il avait soulevées à l'époque.

LES ÉCHECS DU DROIT

INTERNATIONAL

Pierre-Marie Martin
PUF, Que sais-je?, n° 3151
Paris, 1996, 128 pages

Contrairement à ce que laisse croire le titre de cet ouvrage, l'auteur ne tente pas de discréditer le droit international. Au contraire. Il souligne

que ce droit est en pleine évolution, qu'il est complexe à codifier et difficile à faire respecter. En fait, écrit l'auteur, «dans certains domaines du droit international, poser une règle, créer une institution pour mettre en œuvre la règle, ou même mettre en place des mécanismes pour sanctionner sa non-application constitue un véritable défi» pour la communauté internationale. Après avoir rappelé que «le droit à l'échec du droit» doit être accepté, il souligne avec raison qu'il ne faut pas confondre «échec et inachèvement». «L'échec — comme le succès d'ailleurs — peut être simplement momentané», écrit-il. Ceux qui pensent connaître les affaires internationales devraient plonger dans ce livre.

LE JAPON

Dictionnaire et civilisation
Louis Frédéric
Éditions Robert Laffont
Paris, 1996, 1419 pages

Je n'ai pas lu ce livre d'une traite parce que ce n'est pas le sort qu'on réserve à ce genre d'ouvrage. Il faut plutôt le feuilleter lentement, l'ouvrir au hasard, pour ensuite absorber une notice biographique, suivre les renvois, rêver sur le destin d'un empereur ou d'un poète, s'arrêter sur la description d'un art ou d'une pièce d'étoffe. Ce bouquin est à la fois une histoire du Ja-

pon, une analyse de sa culture et de ce qui fait aujourd'hui l'originalité de son peuple. Quelque 20 000 articles traitent d'architecture, de cuisine, de politique, de géographie, de sport, de théâtre, etc. En annexes, un tableau des principaux caractères japonais avec leur signification et leur prononciation, et un répertoire de 3000 noms avec leur transcription. Vous n'allez pas vous ennuyer.

NOTRE JOUR VIENDRA

Autobiographie
Gerry Adams
Éditions Flammarion
Paris, 1996, 305 pages

On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit le proverbe. Gerry Adams, leader du Sinn Féin, la branche politique du mouvement indépendantiste irlandais, l'a bien compris. Puisque le genre est partial, l'autobiographie d'Adams est sa version de sa vie et de celle des deux communautés qui se partagent l'Irlande du Nord, la protestante et la catholique. Malgré tout, le leader politique est parfois objectif. Commentant le conflit qui ébranle l'Ulster, il écrit: «Personne parmi nous n'a le monopole de la souffrance. Nous avons tous été blessés. Nous avons tous infligé des blessures.»

Jocelyn Coulon

VITRINE DU LIVRE PRATIQUE

ENFANTS, NOUS
LES EMBRASSONS;
ADOLESCENTS, NOUS
LES EMBARRASSONS

Fernand Fournier
Éd. Fides, Montréal, 1996
159 pages

Pédagogue de formation, éducateur, personne-ressource, parent, l'auteur nous invite «à faire un pas de côté et à voir l'adolescent sous un angle différent dans le contexte d'insécurité qui marque l'époque actuelle». Le fil conducteur de cet ouvrage concret et réaliste est celui du maintien de la relation entre les jeunes et les adultes.

LE LIÈVRE ET L'ORIGNAL

Denise Bilodeau
Robert Mager
Médiaspaul, Montréal, 1996
172 pages

Denise Bilodeau et Robert Mager présentent dans ce recueil cinquante méditations sur l'espérance écrites par différents auteurs de conditions et d'âges divers, qui cheminent entre la foi et le doute. Ces méditations parlent des saisons, des nuits et des jours, d'aujourd'hui et de demain. Des textes courts qui chantent la vie, l'espoir et la foi, des textes sur l'espérance qui permettent de continuer à avancer.

RESTEZ JEUNE

EN MANGEANT MIEUX
Michel Montignac
Flammarion, France, 1996
252 pages

L'auteur du succès *Je mange, donc je maigris!* et de *La Méthode Montignac spécial femme* — les deux titres maintenant disponibles dans la collection J'ai lu — récidive en s'attendant cette fois à la santé et à l'alimentation de ceux et celles qui ont dépassé le cap de la cinquantaine. En insistant sur le facteur alimentaire, déterminant dans la santé, Michel Montignac suggère des changements dans la façon de se nourrir. «Mieux manger est, affirme-t-il, le seul moyen de rester jeune et en bonne santé.»

l'impérieux besoin de retrouver ses parents biologiques. En quête de ses origines, c'est elle-même qu'elle découvre. Aujourd'hui, elle veut mettre sur pied la Fondation Retrouvailles internationales. Pour l'aider à réaliser ce projet, un montant de 0,50 \$ sera retenu sur les profits de chaque volume vendu.

LORSQUE L'ENFANT

DISPARAIT

Ginette Raimbault
Éd. Odile Jacob, Paris, 1996
271 pages

Psychanalyste, directrice de recherche à l'INSERM, l'auteur a déjà analysé dans ses précédents ouvrages ce que peut être l'expérience de l'enfant confronté à la mort. Elle s'attarde maintenant aux parents dont l'enfant est mort. Elle tente de décrire et de comprendre l'itinéraire psychique de parents endeuillés afin d'éclairer ceux qui ont à traverser cette détresse plutôt que de la subir dans l'aveuglement. Elle le fait à travers l'expérience de parents endeuillés célèbres: Victor Hugo, Gustave Mahler, Isadora Duncan et d'autres.

MICROSOFT OFFICE PRO

POUR WINDOWS 3.1

Louis-Marie Brousseau
Éd. Logiques, Montréal, 1996
419 pages

Ce guide pas à pas, où l'on apprend par la pratique, est la nouvelle édition, en un seul volume, des ouvrages *Microsoft Office Intégration* et *Microsoft Office Intégration Plus* écrits par Louis-Marie Brousseau et autrefois publiés par Programma-Concept. La reliure «mains libres» offre les avantages de la spirale et donne ainsi un livre que l'on peut consulter à plat, ce qui est appréciable.

Renée Rouan

GUIDE GOURMAND 1997

Josée Blanchette
Éd. de l'Homme, Montréal, 1996
139 pages

Ce guide annuel, toujours attendu avec intérêt, nous propose une liste des 100 meilleurs restaurants de Montréal. Depuis les restaurants africains jusqu'aux restaurants russes, en passant par la gamme des classiques, des aphrodisiaques, des «bon rapport qualité-prix», des coups de cœur et autres. Des descriptions alléchantes, des commentaires sur l'ambiance, sur la gueule du patron, sur le service et la présentation. Les prix sont indiqués ainsi que les heures d'ouverture.

PARCOURS DE FEMME

Henriette Labarre
Éd. de Mortagne
Boucherville, 1996, 239 pages

De l'adoption aux retrouvailles, précise-t-on en sous-titre. Ce récit de vie est celui d'une femme qui a été adoptée à quatre mois, qui a été élevée par des parents adoptifs qu'elle a aimés et qui l'ont aimée, qui a connu un jour, comme beaucoup d'autres,

LIBER • Parutions récentes



Marguerite Michelle Côté
Entretiens avec
THÉRÈSE GOUIN DÉCARIE
La psychologie de l'enfant,
côté science et côté cœur

Laurent-Michel Vacher
DIALOGUES EN RUINE



Dialogues
en ruine

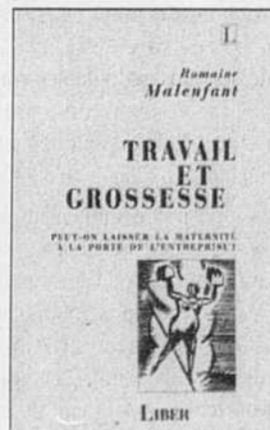
Libér

96 pages, 12 \$



Yves Bertrand
Le héros ordinaire

Yves Bertrand
LE HÉROS ORDINAIRE



Romaine Malenfant
TRAVAIL ET GROSSESSE
Peut-on laisser la maternité
à la porte de l'entreprise?

Libér

152 pages, 18 \$



Occasions
ratées

Marc Raboy
OCCASIONS RATÉES
Histoire de la politique canadienne
de radiodiffusion

Michel Purnelle
UNE ARMÉE EN DÉROUTE



Libér

192 pages, 18 \$

SÉANCES DE SIGNATURE
Samedi 16 novembre • 14 à 16 heures
Dimanche 17 novembre • 14 à 16 heures

STAND DIMEDIA 381

Séances de Signature
Marie-Aude Murail
de l'École des Loisirs,
invitée d'honneur
au Salon du Livre de Montréal
sera présente au stand
des Éditions Françaises # 746
pour deux séances de signature:
SAMEDI, LE 16 NOVEMBRE
de 13 h à 14 h
DIMANCHE, LE 17 NOVEMBRE
de 15 h à 16 h
ÉCOLE DES LOISIRS

La Ville de Montréal
tient à rendre hommage
au lauréat 1996
du Grand Prix du livre de Montréal
Monsieur Yvon Rivard
pour son roman
Le Milieu du jour
publié aux Éditions du Boréal (1996)
MONTREAL
c'est toi ma ville!

BEST-SELLERS
CETTE SEMAINE CHEZ
RENAUD-BRAY
ROMANS QUÉBÉCOIS
1. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
2. INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Nancy Huston — éd. Actes-Sud / Leméac
3. LA VIE ENTIÈRE, Pierre Morency — éd. Boréal
4. LE PRINCIPE DU GEYSER, S. Bourguignon — éd. Québec/Amérique
ESSAIS QUÉBÉCOIS
1. L'AMOUR EN GUERRE, Guy Corneau — éd. de l'Homme
2. L'ÉTAT DU MONDE 97 — éd. Boréal
3. ANNA BRAILLÉ ÈNE SHOT, Georges Dor — éd. Lanctôt
ROMANS ÉTRANGERS
1. DES CHRÉTIENS ET DES MAURES, D. Pennac — éd. Gallimard
2. TRUISMES, Marie Darrieussecq — éd. P.O.L.
3. L'ALCHIMISTE, P. Coelho — éd. Carrière
4. LA PLUS-QUE-VIVE, Christian Bobin — éd. Gallimard
ESSAIS ÉTRANGERS
1. CHEMINS DE SAGESSE, J. Aftali — éd. Fayard
2. LES DESSOUS DE LA POLITIQUE DE L'ONCLE SAM, N. Chomsky — éd. Écosociété
3. IMPROMPTUS, A. Comte-Sponville — éd. PUF
LIVRE JEUNESSE
1. DEVINE COMBIEN JE T'AIME, Mc Bratney — éd. École des Loisirs
LIVRES PRATIQUES
1. GUIDE GOURMAND 97, Josée Blanchette — éd. de l'Homme
2. LE PARIS DE CHRYSINE BROUILLET, Chrystine Brouillet — éd. Boréal
LES COUPS DE COEUR
1. LE GARDIEN DU VERGER, C. McCarthy — éd. Olivier
5252, chemin de la Côte-des-Neiges 342-1515
6925, boul. Taschereau, Brossard 443-5350
4301, rue Saint-Denis 499-3656
5117, avenue du Parc 276-7651

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Parmi tant d'autres

MADEMOISELLE CHAMBRON

Eric Holder
Flammarion
Paris, 1996, 174 pages

PARMI TANT D'AUTRES...

Christophe Malavoy
Flammarion
Paris, 1996, 201 pages

Je veux parler aujourd'hui de deux romans récents. Tous les deux sont français, tous les deux ont pour caractéristique de traiter du destin de gens dits «ordinaires». Mlle Chambon est institutrice et le personnage central de *Parmi tant d'autres...* est lieutenant. La s'arrête toutefois les similitudes. Ni par les thèmes exploités ni par le traitement songerait-on à rapprocher ces deux livres, n'était qu'ils illustrent chacun à leur façon le récit à la française qu'il est de bon ton de mépriser ou du moins de tenir pour mineur.

Mademoiselle Chambon est un récit parfaitement mené. Longue nouvelle en réalité plutôt que roman — on n'atteint les 174 pages qu'en multipliant les astuces de composition — ce livre tout en retenue nous permet d'entrer par la petite porte dans une histoire d'amour on ne peut plus pudique. L'institutrice souffre de sa solitude et de la promiscuité obligée de la vie en province. Il était presque normal qu'elle tombât amoureuse du père de l'un de ses élèves.

Lui aussi, fils d'ouvrier portugais, ouvrier en bâtiment, succomba aux charmes discrets de cette musicienne devenue enseignante un peu malgré elle. Mlle Chambon aimera vraiment son Antonio, mais sans jamais passer à l'acte. Elle connaîtra même Anne-Marie, sa «rivale», participera un moment à la vie du couple. A la fin de l'été, elle disparaîtra de Montmirail, patelin de la Marne. Restera à Antonio une sorte de souvenir douloureux. «*De la forêt, derrière, parvenait une odeur de mois, mêlée à celle du bois mort, quand on le gratte de l'ongle. Montmirail, en face, paraissait s'enclencher sur elle-même, à la manière de ces grilles de château dont le mouvement s'abîme doucement. Elles ne sont plus ouvertes, elles ne sont pas encore fermées.*»

L'intervalle de Mlle Chambon dans la vie de l'ouvrier aura été celui de la poésie, du rêve impossible. Quant à Anne-Marie, sa femme, elle devient évanescence, presque l'incarnation d'un rêve.

Le charme indéniable de *Mademoiselle Chambon* tient à une délicatesse, à une retenue constante. Eric Holder ne se croit pas tenu de recourir à la vulgarité ou à la brutalité pour donner vie à des personnages dont le quotidien ne se déroule pas dans la soie. Partant du point de vue selon lequel la vie est en elle-même mystérieuse, secrète, il en accorde le bénéfice à des gens qu'on décrit souvent avec simplisme. Sans que l'au-

teur cherche à nous en convaincre, nous savons qu'Antonio, qui travaille manuellement, peut avoir la curiosité d'écouter dans un endroit retiré la cassette que lui a passée l'institutrice. Comme quoi la détresse ou l'espoir ne s'épanouissent pas exclusivement chez les gens dits «ordinaires» dans des boîtes de demeures mentales.

Un joli roman que celui-là. Et qui témoigne d'une constante noblesse d'inspiration, qui nous touche et nous fait sourire à la fois. *Parmi tant d'autres...* de Christophe Malavoy nous entraîne en pleine guerre. Celle de 14-18.

Je me méfie comme vous des livres écrits par les auteurs. Dans le cas qui nous occupe, ces appréhensions sont vaines. Malavoy évoque la mort de son grand-père mort dans la jeune vingtaine en 1915. C'est un hommage à la figure d'un homme de qualité et de cœur.

Le temps d'une correspondance

Malavoy a parfois recours à une correspondance, échangée ou non, entre son grand-père et sa femme. Ce n'est pas sans émotion que le lecteur prend connaissance de ces missives qui lui parlent d'un amour qui fut réel. La femme a un enfant, elle en attend un deuxième. L'homme est dans l'horreur de la guerre.

L'auteur n'est pas tendre pour les officiers dont la balourdise et les partis pris ont causé la mort inutile de tant d'hommes. Les politiciens ne s'en sortent pas facilement non plus. Ni les journalistes complaisants ni les penseurs cardiens à la Barrès qui envoyaient allègrement au front des jeunes gens à peine sortis de l'adolescence.

Malavoy rend bien toutes les scènes de tranchées, sans recourir au pathos, bien inutile dans les circonstances. On constate une fois de plus que la bravoure est un sentiment bien complexe et qu'il fait bon ménage avec la peur. Personne ne veut se battre et pourtant on obéit aux ordres.

Comment ne pas admirer le dessin de l'auteur? Recréer la figure d'un grand-père mort il y a 80 ans en s'inspirant de quelques menus objets retrouvés dans une malle. D'où vient que l'émotion ne passe pas toujours? J'en trouverais la cause dans des dialogues parfois trop léchés dans lesquels manquent certains silences, certaines hésitations.

Tel qu'il s'offre à nous, *Parmi tant d'autres...* apparaît comme une évocation respectueuse. Les pages que Malavoy consacre à une visite qu'il rend au cimetière où repose André, son grand-père, sont admirables. Tout au long du reste, le style est parfaitement maîtrisé. Je ne crois pas toutefois que ce livre, ainsi qu'il le prétend dans la quatrième de couverture, soit «poignant et nous restitue les émotions essentielles, les seules qui comptent, liées à la vie, à l'amour, à la mort».

J'inclinerais plutôt à estimer qu'il s'agit d'une belle célébration de l'amour et d'une dénonciation convaincante de l'absurdité de la guerre.



Gilles Archambault



Mademoiselle Chambon

BIOGRAPHIE

Le jeune Kennedy

Une biographie qui éclaire la démarche du futur président

JFK — UNE JEUNESSE
INSOUCIANTENigel Hamilton
Traduit de l'anglais par Jean-Claude Héberlé et Roland Mehl
Éditions du Seuil, 1996, 692 pagesSYLVIANE TRAMIER
LE DEVOIR

Lancement de la conquête de l'espace; la crise des missiles cubains; Dallas, le tueur rose de Jackie taché de sang; les funérailles d'Etat et le salut militaire de John-John au passage du cercueil de son père: ces repères qui jalonnent la courte carrière de John Kennedy à la présidence des États-Unis nourrissent le mythe et enluminent l'icône.

Deux ans et dix mois à la Maison-Blanche, c'est peu pour y laisser une œuvre d'envergure et un héritage politique. Mais l'assassinat de John Kennedy le 22 novembre 1963 l'a fait entrer de plain-pied dans la légende.

C'est cette légende qu'examine Nigel Hamilton, avec lucidité et rigueur et sans complaisance aucune, dans sa biographie monumentale de l'ancien président, dont le premier tome — couvrant les années 1917 à 1946 — vient de paraître en traduction française.

Une jeunesse insouciant, ce sont les années de formation du fils cadet d'une famille nombreuse de Boston, de souche irlandaise-catholique, riche grâce à l'habileté de spéculateur — ou d'escroc — du père, et pourtant tenue en piètre estime par l'orgueilleuse classe des «brahmanes», les anglo-protestants qui forment l'élite intellectuelle et politique du pays.

Dans l'empire WASP

La notoriété du grand-père, John F. Fitzgerald, ancien élu au Congrès américain et maire de Boston, la fortune amassée par Joe Kennedy, le père, les efforts incessants de Rose Kennedy, la mère, pour grimper dans l'échelle sociale, l'inscription des enfants dans les meilleures écoles, rien n'y fait: les Kennedy restent des parvenus à qui l'on refuse l'entrée dans les cercles sélects de Boston ou les clubs prestigieux des grandes écoles. Bien qu'ayant fréquenté Harvard, ni John Fitzgerald, ni Joe Kennedy, ni Joe Jr, son fils aîné, n'ont été invités à se joindre à l'un des quatre grands clubs qui comptent dans cette institution d'élite. Jack sera le premier des Kennedy à «forcer l'entrée du sanctuaire de la société WASP de Boston» en étant admis au Spee Club, grâce à la complicité de deux collègues qui décident de refuser d'y entrer si Jack n'y entre pas lui aussi. Parce qu'il a du charme, qu'il est intelligent et drôle, Jack parvient peu à peu à surmonter

le préjugé social qui frappe sa famille. Correspondance et documents inédits à l'appui, Nigel Hamilton brosse le portrait d'un jeune John Kennedy attachant, sociable et espiègle, brillant élève quand les matières l'intéressent, l'esprit vif et moqueur, grandissant dans un clan familial où l'argent coule à flots mais où l'affection parentale est singulièrement absente. Amateur de jolies filles, le jeune John Kennedy dispose très tôt des deux résidences de vacances de la famille, à Hyannis Port et à Palm Beach, pour retrouver ses éphémères conquêtes. Il mériterait une jeunesse dorée parfaitement détachée des contingences s'il n'était pas aussi souvent malade, atteint de douleurs stomacales et dorsales qui le forcent à l'hospitalisation. Il y subit des batteries de tests douloureux et humiliants qui laissent les médecins perplexes sur la nature de l'affection dont il souffre. Pour John Kennedy, ces examens médicaux à répétition sont des épreuves qu'il traite cependant avec une crâne désinvolture et qu'il décrit en termes crus dans ses lettres à son ami Lem Billings: «Il y a quelque chose qui ne va pas du côté de mes intestins. En d'autres termes, je chie du sang».

La Deuxième Guerre mondiale fournira au jeune Kennedy l'occasion de s'affirmer, de s'affranchir de l'influence du père et d'approfondir sa propre réflexion politique. Joe Kennedy, ambassadeur américain à Londres en 1939, se place résolument dans le camp de la «conciliation» avec le régi-

me hitlérien, au grand embarras parfois du département d'Etat et du président Franklin Roosevelt. Le fils aîné, Joe Jr, docile, «singé» son père. Le puîné, John, commence lui aussi par faire sienne la position paternelle puis, rapidement, il s'en éloigne. Sa thèse à Harvard, intitulée *Pourquoi l'Angleterre dortait* — en référence au livre de Churchill *Pendant que l'Angleterre dortait* —, porte sur la politique britannique de réarmement après Munich. Publiée sous forme de livre et préfacée par Henry Luce, directeur de la publication des magazines *Time* et *Life*, elle sort en librairie en juin 1940 et devient un best-seller. John Kennedy plaide pour une mobilisation immédiate des États-Unis afin de préparer leur défense contre les forces de l'Axe et entrer en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne. En quelques mois — et avant Pearl Harbor —, John Kennedy a basculé dans le camp interventionniste, non pas pour défier son despote de père mais parce que c'est la conclusion qu'il a tirée de ses conversations, de ses voyages en Europe et de son analyse de la situation politique internationale.

La force de la biographie de Nigel Hamilton est précisément d'éclairer le cheminement de John Kennedy, à travers des documents et des témoignages de première main. Le lecteur comprend mieux pourquoi le jeune Jack, alors âgé de 23 ans, était déjà promis aux plus hautes fonctions politiques par ceux qui le connaissent.



JFK

Une grande biographie

Olivar Asselin et son temps

Véritable personnage de roman, *Olivar Asselin n'avait pas encore fait l'objet d'une biographie à sa mesure. Hélène Pelletier-Baillargeon a consacré plusieurs années de recherche à un homme fascinant qui a marqué le premier tiers du vingtième siècle.*

CHAPITRE XXI
Fais ce que dois

«... LES RUMEURS de fondation imminente du quotidien nationaliste vont bon train et associent maintenant Asselin au projet de Bourassa. Des curés colonisateurs reconnaissants, des militants convaincus lui adressent personnellement des dons et des souscriptions. Il en transmet aussitôt les modiques sommes à Bourassa auquel il a désormais accès plus facilement. Les discussions s'amorcent à propos de l'organisation: agence de presse, traduction des dépêches, rédaction des annonces, échange de journaux, correspondants étrangers, etc. En mai, Asselin, désormais pleinement associé à la mise sur pied de l'entreprise, suggère à son chef de ne plus trop tarder à procéder aux engagements en bonne et due forme des futurs journalistes. Depuis son retour de Nouvelle-Angleterre, leurs relations semblent revenues au beau fixe. (...)

Sans plus tarder, Asselin et Héroux s'affairent donc au recrutement, afin de préparer la liste des futurs journalistes qu'en dernière instance, Bourassa doit approuver par un engagement en bonne et due forme. Aussi bien la lettre personnelle de mise au point que le futur directeur lui a adressée en octobre, que les dispositions explicites de la charte, ne peuvent permettre à Asselin d'entretenir la moindre illusion quant à la direction exclusive que Bourassa compte exercer sur le journal. (...)

Bourassa a quand même donné le feu vert à plusieurs engagements. De Québec, Georges Pelletier a fini par venir, de lui-même, offrir ses services. Il quittera donc *L'Action sociale* en même temps qu'Héroux, dès que l'entreprise sera prête à démarrer. Leurs employeurs, Jules Dorion et Amédée Denault, des

amis de longue date, ne leur en tiennent pas rigueur. *L'Action sociale* demeurera d'ailleurs l'alliée tacite du futur journal. Les deux nouvelles recrues participeront donc, avec Asselin et Fournier, à la rédaction permanente, tandis que Bourassa et Lavergne, retenus à Québec en temps de session, leur feront parvenir leurs articles par courrier.

Aux autres postes à pourvoir, le choix de Bourassa s'est arrêté sur les noms de Montarville de la Bruère comme chef des nouvelles, de Donat Fortin comme courriériste parlementaire à Québec et de Jules Tremblay comme rédacteur sportif. Les collaborateurs habituels du Nationaliste assureront des chroniques régulières: Tancred Marsil, Napoléon Laforune, Paul-Marcel Bernard sont déjà du nombre. En sorte que, selon l'idée première d'Héroux, les deux jour-

naux pourront s'épauler et se compléter l'un l'autre, l'un comme quotidien, l'autre comme journal du dimanche. On est donc fin prêts à commencer.

Le 6, les journalistes sont enfin dans leurs meubles et Asselin peut écrire à un ancien collègue:

Notre nouveau journal est maintenant installé au 71 a) de la rue Saint-Jacques et tout le monde est à l'œuvre. Il s'agit du vieil immeuble occupé autrefois par *La Patrie*, du temps d'Honoré Beaugrand et d'Israël Tarte. Le nouveau journal s'est installé à la porte voisine du *Canada*, l'un de ses plus redoutables concurrents. La proximité du journal libéral n'est pas faite pour déplaire au pamphlétaire.

Est-ce l'atmosphère subitement retrouvée d'une salle de rédaction fébrile, avec ses odeurs d'encre et de papier, ses coups de téléphone incessants et ses interpellations joyeuses? Asselin semble, en tous cas, avoir retrouvé, en dépit de ses épreuves récentes, son énergie de naguère. Le 8 décembre, il met la

dernière main à un document qu'il expédie, au nom du journal, à tous les directeurs de journaux régionaux indépendants, pour les inviter à une réunion extraordinaire. Asselin songe, en effet, à jeter les bases d'un vaste réseau de journaux indépendants, montréalais et régionaux, quotidiens et hebdomadaires, susceptibles de mettre en commun des services complémentaires d'information et de publicité, tout en faisant bénéficier leurs lecteurs d'un prix d'abonnement collectif. (...)

Asselin entrevoit, pour le quotidien de Bourassa, un rôle de réformateur et de catalyseur pour toute entreprise de presse québécoise qui se voudrait, elle aussi, affranchie des partis politiques.

Le 10 janvier 1910 paraît enfin le premier exemplaire du nouveau quotidien tant attendu! Il arbore comme devise: «Fais ce que dois». Il a pour titre: *Le Devoir*, nom promis à une longue et fructueuse carrière. Bourassa s'y est rallié après mûre réflexion: si la mémoire de Tardivel n'était pas à jamais associée à celui de *La Vérité*, c'est ce dernier nom, éclatant comme le tranchant d'une lame, qui eût certes recueilli ses faveurs. Ce premier choix écarté, Bourassa avait été favorablement impressionné ensuite par le nom d'un hebdomadaire franco-américain, édité en 1890 au Michigan par l'un de ses bons amis, Élie Vézina. L'ancêtre franco-américain du *Devoir* s'était donné comme devise: «Aime Dieu et va ton chemin». Bourassa a voulu, pour son journal, le même haut letrage et la même présentation dépouillée. Et sans doute aussi, ce même idéal dicté par son exigeante conscience de disciple du grand Louis Veillout.

Le 12 janvier, Laurier dépose enfin aux Communes son fameux projet de loi concernant la marine de guerre canadienne et ses relations avec l'Angleterre.

Le 14, un messenger vient quêrir Asselin au marbre où il surveille la composition du cinquième numéro du journal. Alice vient d'accoucher de leur quatrième garçon. On lui donnera le nom de Pierre.

Extrait du livre *Olivar Asselin et son temps*, de Hélène Pelletier-Baillargeon publié aux Éditions Fides, 816 pages, 34,95\$

En vente chez votre libraire

La semaine prochaine «Le pamphlétaire et la guerre»

Presbytère de Chien-Blanc, juillet 1906.

par Hélène Pelletier-Baillargeon

RENAUD-BRAY
4
LIBRAIRIES

Ça vaut le détour

Côte-des-Neiges 5252, Côte-des-Neiges
Av. du Parc 5117, avenue du Parc
St-Denis 4301, rue St-Denis
Brossard 6925, Blvd. Taschereau

Nous accordons 10% de remise aux personnes de l'âge d'or tous les mercredis.

LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LE PÈRE NOËL Présentation du défilé du père Noël, qui mobilisera la rue Sainte-Catherine cet après-midi. Télé-Québec, 13h

LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS Claude Léveillé anime cette tranche de mémoire en accueillant Yvon Deschamps, André Gagnon et Michel Faubert, qui rend hommage à Raoul Roy. Canal D, 20h

LE CŒUR AU SHOW Spécial Georges Brassens. Du marché de Brive-la-Gaillarde, en France, spectacle réunissant une pléiade d'artistes réorchestrant à leur façon une partie de l'œuvre de Brassens. Avec Raymond Devos, Serge Lama et plusieurs autres. TV5, 20h30

PAVAROTTI À HYDE PARK Spectacle du grand ténor italien enregistré en 1991 à Londres. Il y interprète, outre le très connu O Sole Mio, divers airs d'opéra. Télé-Québec, 20h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LE RETOUR DE BATMAN (3) (Batman Returns) É.-U. 1992. Drame fantastique de T. Burton avec Michael Keaton, Danny DeVito et Michelle Pfeiffer. Un justicier masqué s'efforce de contrer les entreprises de deux dangereux criminels. TVA 20h30

GARÇON D'HONNEUR (4) (The Wedding Banquet) Taïwan. 1993. Comédie de métrage de A. Lee avec Winston Chao, May Chin et Mitchell Lichtenstein. Pour faire plaisir à ses parents qui ignorent son homosexualité, un Taïwanais habitant New York décide d'épouser une compatriote. TQ 22h27

LES SORCIÈRES D'EASTWICK (4) (The Witches of Eastwick) É.-U. 1987. Comédie fantastique de G. Miller avec Jack Nicholson, Cher et Susan Sarandon. Dans un village de Nouvelle-Angleterre, trois jeunes femmes essouffées sont séduites par un étranger qui semble être le diable en personne. TVA minuit

HIROSHIMA, MON AMOUR (2) Fr. 1958. Drame psychologique de A. Resnais avec Emmanuelle Béart et Eiji Okada. Réunis par une liaison amoureuse, une Française et un Japonais évoquent un passé douloureux. Canal D 0h30

Paule des Rivières

Table with columns for time slots (16h30 to 23h30) and rows for various TV channels (SRC, TVA, TQS, etc.) listing programs and their ratings.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

DÉCOUVERTE Le léopard des neiges. Un des meilleurs biologistes au monde est allé en Mongolie pour examiner cet animal rare. Radio-Canada, 18h15

LA SOIRÉE DES MASQUES Grande fête du théâtre, ce soir, alors que l'Académie québécoise du théâtre remet ses Masques aux artistes qui ont marqué cet art au cours de l'année. Robert Brouillette et Linda Lemay animent la soirée, en direct, du Monument National. Radio-Canada, 20h

BOUILLON DE CULTURE Un grosse question. La Russie: du gel à la débâcle? Parmi les invités, Pavel Loungine, cinéaste. TV5, 20h30

TITANIC Première de deux. Le voyage inaugural du transatlantique Titanic se transforme en cauchemar lorsque le navire heurte un iceberg au large de Terre-Neuve. CBC, CBS, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



SUR LA LIGNE DE FEU (3) (In the Line of Fire) É.-U. 1993. Drame policier de W. Petersen avec Clint Eastwood, John Malkovich et Rene Russo. Un agent des services secrets s'efforce de coincer un psychopathe qui menace de tuer le président des États-Unis. TQS 21h

GROSSE FATIGUE (4) Fr. 1994. Comédie réalisée et interprétée par Michel Blanc avec Carole Bouquet et Josianne Balasko. Une vedette de cinéma découvre qu'il a un sosie qui exploite sa ressemblance à des fins criminelles. TQ 21h30

PAULINE À LA PLAGE (3) Fr. 1982. Comédie de métrage de E. Rohmer avec Arielle Dombasle, Amanda Langlet et Féodor Atkine. Au cours d'un séjour sur la côte normande, une adolescente et sa cousine divorcée ont des déceptions amoureuses. SRC 23h50

LES PORTES TOURNANTES (4) Can. 1988. Drame de F. Mankiewicz avec Monique Spaziani, Gabriel Arcand et François Méthé. À partir de documents adressés à son père, un jeune garçon revit l'histoire de sa grand-mère, une ancienne pianiste du cinéma muet. Canal D 23h

Paule des Rivières

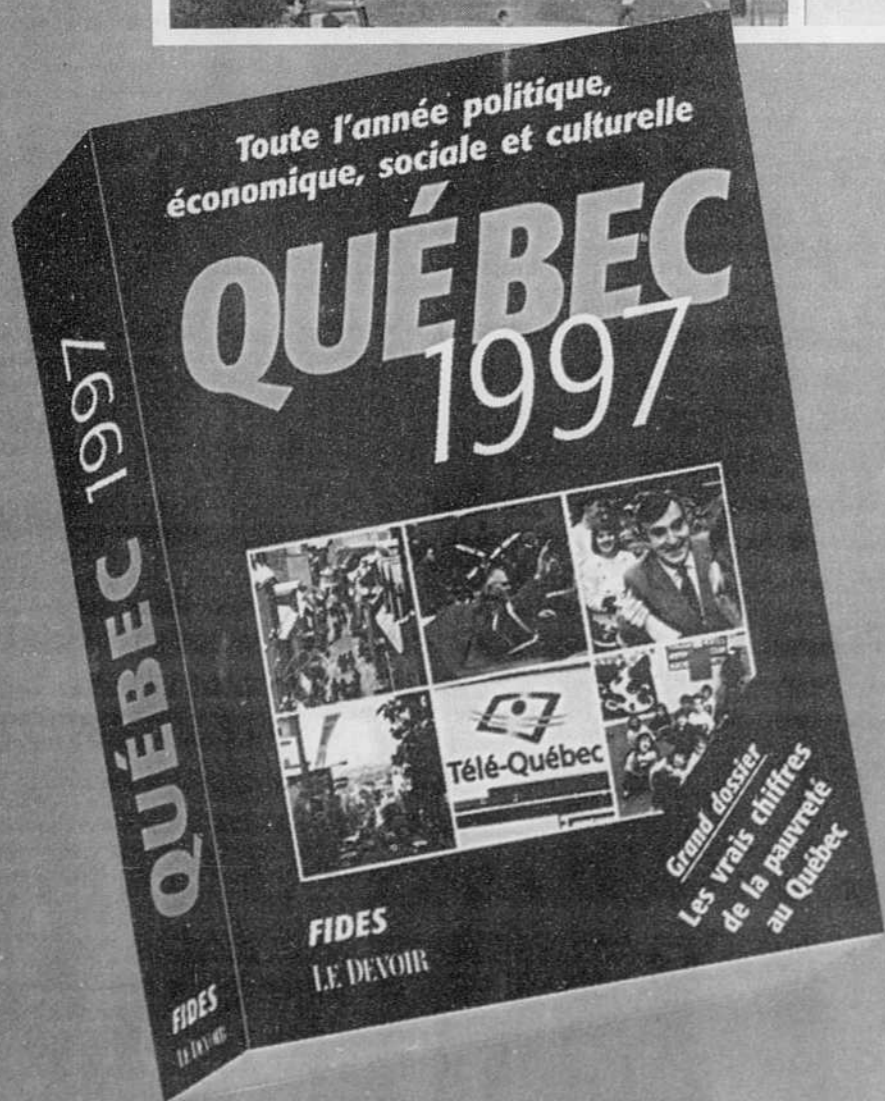
Table with columns for time slots (16h30 to 23h30) and rows for various TV channels (SRC, TVA, TQS, etc.) listing programs and their ratings.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

Le livre de l'année

QUÉBEC

1997



- La vie québécoise sous toutes ses facettes, observée par plus de trente spécialistes.
- Un panorama complet, raconté, illustré et chiffré.
- Une rétrospective des événements politiques et une analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.
- Un guide indispensable pour comprendre le Québec d'aujourd'hui.

466 pages
19,95\$

Salon du livre de Montréal - stand n°147

FIDES

LE DEVOIR